N° 233 1er Février 1939

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le Mystère de l'Église d'après Scheeben

Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et ecclesia.

(Eph., v, 32.)

Dans ses *Mysterien des Christentums* — livre dont nous avons parlé dans un précédent article — Scheeben consacre un chapitre au « Mystère de l'Église et de ses sacrements[1] ». Ce chapitre fait suite aux mystères de l'Incarnation et de l'Eucharistie, et précède celui de la grâce chrétienne. Dans le mystère de l'Incarnation, Scheeben a surtout développé l'idée de notre incorporation au Christ : il voit en elle la fin par excellence de

1. *Die Mysterien des Christentums.* Chap. VII : *Das Mysterium der Kirche und ihrer Sakramente.*

l'Incarnation, celle qui réalise en même temps la glorification surnaturelle extérieure de la Sainte Trinité, et la vocation nouvelle de l'humanité. L'Église est basée sur l'Incarnation : elle est l'assemblée de ceux qui sont unis au Christ, et, par lui, entre eux. Elle trouve dans le mystère de l'Eucharistie son achèvement et son expression parfaite. Le mystère de la grâce chrétienne en est le fruit.

Les pages que Scheeben a écrites sur l'essence de l'Église sont de la plus haute signification. Ici, comme ailleurs, et peut-être plus encore, se fait jour son désir d'aller jusqu'au fond des choses, de montrer aussi clairement que possible en quoi consiste le *mystère*.

La mort empêcha Scheeben d'écrire un traité définitif sur l'Église, mais ce qu'il nous a laissé dans les *Mysterien* est déjà très précieux. Il serait peut-être difficile de trouver sur ce dogme un enseignement aussi profond et synthétique, en même temps que théologiquement exact. Ce qui fait la valeur de ce chapitre, comme du reste des *Mysterien*, c'est que tout se trouve centré autour du point de vue du « mystère », que la perspective des autres mystères est maintenue à sa juste proportion, et que les liens par lesquels ils s'enchaînent sont toujours montrés.

Il est inutile d'insister sur l'importance du dogme de l'Église à l'époque moderne. Scheeben se laissa guider — ici surtout — par le souci d'opposer au rationalisme, qui ne s'introduisait que trop dans l'explication et la défense du *dogme*, une construction qui, par sa solidité et sa beauté intérieure, serait la meilleure apologie de ce dernier. Peut-être — comme on le lui a reproché [2] — a-t-il poussé trop loin certaines explications,

2. Cf. A. Stolz, *Scheeben und das Mysterium der Kirche*, dans *Der Katholische Gedanke*, 1935, II, p. 116.

et dépassé la Tradition. La synthèse qu'il donne n'en est pas moins lumineuse; ses développements, loin de froisser l'orthodoxie, tendent plutôt à l'éclairer et contribuent à tous points de vue à sa juste compréhension; Ils ne peuvent que soutenir, par le dedans, une piété qui se veut éclairée [3].

*
* *

I.'Église, corps du Christ et épouse du Christ.

L'Homme-Dieu, qui a appelé tous les hommes à faire partie de son corps, a aussi fondé une grande société pour les unir, société dont il veut être en même temps le fondement et la tête. Cette société, c'est l'Église; elle est *visible* dans ses membres, dans son organisation, et même dans ses miracles, dans le miracle surtout de sa pérennité. Mais elle possède également un caractère *invisible*, mystérieux. Le but qu'elle poursuit, le lien qui unit ses membres, ne peuvent être saisis que par la foi. L'Église n'est donc pas simplement une société d'hommes, fondée par Dieu, et poursuivant un but religieux. Elle donne à celui qui en fait partie une nouvelle condition; elle le soutient, l'affermit, le conduit vers une destinée nouvelle, surnaturelle, cachée en Dieu.

Il ne faut pas concevoir l'Église d'après l'analogie d'autres sociétés humaines, ne voyant d'autre différence que le fait d'être une société religieuse, voire fondée par Dieu. Elle l'est sans aucun doute, mais en cela ne consiste pas son essence surnaturelle. Si elle n'était que cela elle serait une société purement naturelle, ayant

3. Nous espérons faire paraître bientôt, dans la collection « *Unam Sanctam* », la traduction de ce chapitre, précédée d'une introduction sur les *Mysterien*.

pour but de rendre à Dieu les honneurs qui lui sont dûs par la créature raisonnable. Dieu aurait pu fonder une telle société, munie de droits et de privilèges pour guider les hommes; il aurait pu, d'autre part, y renvoyer ces derniers pour leurs besoins, leurs devoirs religieux. Ce fut le cas pour les Juifs et les institutions mosaïques dans l'Ancien Testament. Bien plus, Dieu aurait pu confier aux dignitaires de cette société le pouvoir de pardonner les péchés, de conférer des grâces, de conduire les inférieurs en toute sécurité : tout cela ne ferait encore de l'Église qu'une institution purement morale, destinée à assurer les rapports entre Dieu et ses créatures.

Il y a dans l'Église infiniment plus : mais seule *la foi* peut nous le montrer.

L'Église n'est pas seulement fondée, légitimée par Dieu ou par un messager de Dieu : elle est bâtie sur l'Homme-Dieu, incorporée à lui, portée par sa dignité et sa force divines, et remplie d'elles. L'Église est le corps de l'Homme-Dieu : ses membres sont les membres du Christ. Reliés par elle au Christ, et unis entre eux, ils ont part à la vie et à la gloire divine de leur Chef.

La foi voit dans l'Église plus que la servante de Dieu ou du Christ : l'Église est l'épouse de l'Homme-Dieu : fécondée par sa vertu divine, elle enfante pour lui-même et son Père des cieux des enfants célestes; elle nourrit ses enfants de la substance et de la lumière de son Époux; elle les conduira enfin, par delà toute la nature créée, dans le sein du Père céleste.

Bref, « *l'Église est la communion la plus intime et la plus réelle des hommes avec le Christ, communion qui trouve dans l'Eucharistie son expression la plus élevée et la plus parfaite* ». Le Christ habite en elle d'une ma-

nière merveilleuse; il s'unit en un corps avec tous ses membres, il les attire, les élève à soi, se les incorpore, pour s'offrir soi-même avec eux, comme un sacrifice agréable au Père. Voilà vraiment en quoi consiste le mystère de l'Église.

L'*Eucharistie* forme le sommet de cette essence mystique de l'Église, de cette communion du Christ avec les hommes. Elle constitue le lien mystérieux qui relie tous les membres; comme sacrement et comme sacrifice, elle est la réalisation parfaite de l'unité de l'Église.

Le droit de participer à l'Eucharistie est l'élément principal de l'appartenance à l'Église. Il est conféré par la foi et par le baptême, qui nous incorporent au Christ, et nous donnent accès à l'union plus étroite et substantielle de son corps.

Être parfaitement membre de l'Église, c'est être membre vivant du corps du Christ. Dans un sens plus large, l'homme est déjà membre du Christ du fait de son appartenance à la race humaine[4]. Mais ce lien objectif et virtuel, que le seul fait de l'Incarnation établit entre le Christ et tout homme, n'est pas encore *vivant*. Pour cela, il faut que l'homme s'attache à son Chef par *la foi*, et qu'il entre effectivement dans l'organisme de son corps par la réception du *baptême*, qui lui imprimera la signature, le sceau du Chef nouveau.

On peut encore, avec l'Apôtre, présenter l'incorporation des membres de l'Église dans le Christ, sous la figure d'un *mariage mystérieux*. Dans l'Incarnation, le Christ a assumé notre nature, pour s'unir mystérieu-

4. Scheeben emploie beaucoup ce terme de *race humaine*, en particulier dans son chapitre sur l'Incarnation. Il s'en sert pour désigner l'unité naturelle du genre humain, qui forme une grande famille par sa descendance d'un même ancêtre. Cette unité est la base naturelle de l'unité surnaturelle réalisée dans le Christ et son Corps mystique.

sement à nous. L'Incarnation est déjà présentée par les Pères de l'Église comme un mariage mystérieux avec l'humanité : elle contient virtuellement tout ce qui doit conduire à l'union parfaite des hommes avec le Fils de Dieu. Mais ce principe d'union ne s'épanouit que dans l'Église.

Par la foi, l'homme doit donc s'attacher à son Époux divin. Dans le baptême, celui-ci lui imprime le sceau de son union avec lui. L'Eucharistie, communion réelle de la chair et du sang, achève l'unité dans l'Église : l'âme devient la véritable épouse du Fils de Dieu. L'Apôtre ne compare pas seulement cette union à celle de l'homme et de la femme dans le mariage, il la lui donne pour modèle.

*
* *

L'Église, corps du Christ et épouse du Christ, est merveilleusement gouvernée par l'*Esprit* de son Chef et Époux. Elle est, dans tous ses membres, le temple du Saint-Esprit qui habite en elle, et la divinise. Celui-ci n'opère pas seulement en elle comme Esprit de la sagesse et de l'ordre éternel, esprit qui préside à toutes les assemblées légitimes et qui guide leurs efforts. Sa présence signifie bien plus que cela; il est dans l'Église comme il était dans le corps réel du Christ : il la remplit de la plénitude de la divinité. Il la transforme à l'image de la nature divine, la rend semblable à son Chef et Époux et lui infuse sa propre vie divine, de telle façon qu'on peut réellement dire que ce n'est plus l'Église qui vit, mais Dieu qui vit dans l'Église !

L'Église exerce donc plus qu'une influence morale. Elle introduit ses membres dans une sphère nouvelle, surnaturelle, où règne le Saint-Esprit, lequel, par les sacrements, déploie graduellement son activité dans les

différents membres. Cette action du Saint-Esprit n'est autre que le prolongement de sa présence et de son action dans l'humanité du Fils de Dieu. Procédant du Fils de Dieu, le Saint-Esprit passe nécessairement à son humanité, et, de là, à tout son corps mystique, auquel il appartient également. Il lui appartient d'autant plus que, dans l'Eucharistie, le Fils de Dieu habite réellement dans l'Église avec la plénitude de sa divinité. Le Saint-Esprit y habite donc, il devient l'Esprit, pour ainsi dire l'âme de l'Église.

*
* *

Le mystère de l'Église dans son organisme.

Le Christ ne voulut pas seulement constituer une société au moyen de laquelle il s'incorporerait sans cesse de nouveaux membres : il voulut encore se choisir un certain nombre de ses membres comme représentants et organes de sa propre activité. Le corps mystique du Christ devait posséder un organisme intérieur, s'exprimant par des signes extérieurs.

L'organisme de la famille de l'Homme-Dieu, destiné à réengendrer surnaturellement la race humaine, devait correspondre à l'organisme d'une famille humaine. Le Christ s'unit d'une façon plus spéciale à certains membres : il dépose entre leurs mains son patrimoine spirituel; il les munit tout spécialement de la force de son Esprit, afin qu'ils lui engendrent des enfants surnaturels et les introduisent dans la communion avec lui : c'est ce que Scheeben appelle *le mystère de la maternité de l'Église dans son sacerdoce.*

Ce mystère est semblable à celui de la maternité divine de Marie, qui, par l'opération du Saint-Esprit, conçut le Verbe dans son humanité. Marie est le type de

l'Église et du sacerdoce. Comme Marie, et par la vertu du Saint-Esprit, le prêtre reçoit entre ses mains le corps du Verbe, et le dépose dans le sein de l'Église. Le prêtre est pour le corps eucharistique du Christ, ce que Marie fut pour le Fils de Dieu incarné.

Le sacerdoce a le pouvoir merveilleux d'engendrer le Christ dans le sein de l'Église. A ce pouvoir est intimement lié celui d'engendrer surnaturellement les membres de l'Église. Le Christ est rendu présent dans l'Eucharistie pour s'unir à l'Église en un seul corps et pour renaître sans cesse dans ses membres. Par la vertu du Saint-Esprit, le sacerdoce possède donc le pouvoir d'engendrer le Christ dans les cœurs des fidèles, et de réengendrer les fidèles dans le Christ, pour les unir ensuite avec lui dans la communion substantielle de son corps.

Cette maternité de l'Église dans son sacerdoce constitue pour Scheeben une véritable réalité d'ordre mystique, aussi mystérieuse que la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, et que la vie nouvelle, surnaturelle de l'enfant de Dieu, effets toutes deux de la puissance du prêtre. Être mère de l'Homme-Dieu dans son existence sacramentelle, et mère des hommes dans leur existence supérieure, voilà en quoi consiste la merveilleuse fécondité de l'Église dans son sacerdoce.

La maternité surnaturelle de l'Église en fait une société organique, réalisant l'union du Chef et des membres : « Toute l'activité du sacerdoce dans l'Église concourt, pour parler avec l'Apôtre, à former le Christ dans ses membres, à les unir avec le Christ, à les rendre semblables à lui, à les faire croître jusqu'à la mesure de l'âge parfait du Christ; grâce à cette noble fin du sacerdoce, toutes ses actions reçoivent, dans une mesure plus ou moins grande, une signification supérieure, surnaturelle; en tout s'exprime la noble maternité de l'Église. »

« Comme une mère céleste, l'Église nourrit ses enfants du pain céleste, de la chair du Fils de Dieu; dans cette chair et dans ce sang, elle leur fait un don qu'ils peuvent offrir à leur Père céleste en sacrifice parfait, sacrifice où ils peuvent également s'offrir eux-mêmes dignement à leur Père, l'honorer comme il convient, le remercier, satisfaire pour leurs fautes, et obtenir de lui d'abondantes grâces. Dans la Confirmation cette mère céleste leur imprime au front le sceau du Saint-Esprit, afin de les armer et de les fortifier pour le combat. Comme une mère céleste, elle les lave de la boue du péché, et après une séparation malheureuse, les reconduit dans les bras du Père céleste; elle les guérit et les fortifie dans les maladies du corps et de l'âme, surtout à ce moment critique où il s'agit de conquérir, au prix d'un réel combat, l'entrée dans le sein du Père. Comme une mère céleste, elle les régénère dans les représentants mêmes de sa dignité maternelle, dans son sacerdoce; elle accompagne enfin de sa bénédiction ceux de ses enfants qui, dans son esprit, et en vertu de la consécration du Saint-Esprit qui leur est donnée (par le baptême), s'engagent à la génération corporelle et à l'augmentation du nombre de ses enfants. »

*
* *

L'Église ne doit pas seulement se montrer surnaturellement féconde. Elle doit aussi *enseigner* ses enfants et *diriger leur conduite*. Elle doit les initier aux mystères révélés par le Fils de Dieu, au mystère de leur propre destinée surnaturelle. Elle doit les conduire de telle sorte que, sûrs et confiants, ils s'avancent vers la fin surnaturelle qu'ils possèdent déjà dans leur Chef divin.

Ce pouvoir requiert une *infaillibilité* qui, appartenant au sacerdoce comme « épouse » du Christ et or-

gane du Saint-Esprit, constitue elle aussi un grand mystère. C'est le même Esprit qui confère au sacerdoce sa merveilleuse fécondité, et qui le met en état d'en sauvegarder le fruit dans les fidèles, de le faire fructifier par l'obéissance de la foi et des mœurs.

L'Église, dans son sacerdoce, possède donc un double pouvoir; celui de dispenser la grâce et celui d'en régler l'acquisition et l'usage.

Cette distinction coïncide avec celle que les anciens théologiens faisaient entre la *potestas ordinis* et la *potestas iurisdictionis*. Cette distinction fut attaquée dans les temps modernes, parce que, d'un côté elle ne laissait pas place au magistère, et que, de l'autre, elle séparait trop les pouvoirs. Mais au fond, elle est plus exacte et plus profonde que ne le laissèrent soupçonner des considérations trop superficielles.

La *potestas iurisdictionis* n'englobait pas seulement les actions extérieures, elle incluait aussi leur principe, la conviction interne. L'Église possède également une juridiction en matière de foi : elle peut décider du caractère obligatoire d'un dogme. On peut inclure dans le pouvoir de juridiction tout le magistère, et l'appeler alors, pour reproduire avec Scheeben une parole du Sauveur lui-même : *le pouvoir pastoral*. L'Église doit paître ses enfants et les conduire. Cette expression a également l'avantage d'adoucir le contraste avec le pouvoir d'ordre.

Il ne faut pas perdre de vue que le pouvoir pastoral n'est pas donné formellement dans et avec la *potestas ordinis*. Il peut y avoir des prêtres et des évêques sans juridiction. En soi, le sacerdoce forme comme une classe noble dans l'Église, appelée par son état à exercer le pouvoir. Mais l'essence même de ce pouvoir doit être liée à un ordre déterminé et soumis à une conduite

unique, malgré la diversité des organes qui l'exercent. Il doit refléter l'unité de l'Esprit qui le conduit, et réunir en un seul tout les nombreux organes. De même que les nombreux membres du Christ forment un seul corps, de même l'exercice de leur activité doit former un unique ensemble, où l'unité de l'Esprit se reflète dans l'harmonie de la vie sociale extérieure.

L'unité du pouvoir pastoral consiste en ce que sa plénitude est déposée entre les mains d'un seul pontife. De celui-ci dépendent tous les prêtres et évêques. Il est le fondement de l'édifice social de l'Église : c'est de lui que le pouvoir pastoral passe à tous les autres pasteurs. Cette unité de l'Église n'est pas seulement une unité dans son sommet, mais *dans sa base*, dans sa racine. Une telle unité dans l'organisation sociale de l'Église est nécessaire, si on ne veut pas admettre de contradiction avec son essence interne.

Scheeben écrit avant le Concile du Vatican, et déplore que beaucoup de théologiens n'admettent pas cette suréminence de la papauté dans l'Église. Il en voit un des motifs les plus sérieux dans ce fait qu'on ne considère pas assez l'Église du point de vue de son essence mystérieuse et surnaturelle. Dans les autres sociétés, même monarchiques, le gouvernement n'est jamais que le représentant de l'intérêt commun. Le pape, au contraire, vicaire du Christ et organe du Saint-Esprit, est le fondement par lequel l'Église, corps social, repose sur le Christ, et est unie au Saint-Esprit.

Voilà la raison profonde de l'infaillibilité pontificale. Cette infaillibilité est le reflet extérieur de l'essence interne et mystérieuse de l'Église. Elle est en elle-même un mystère surnaturel.

Une simple infaillibilité du corps, — de toute l'Église, ou simplement de tout l'épiscopat — ne serait qu'un pis-

aller imparfait, et serait indigne de l'action exercée organiquement par le Saint-Esprit dans l'Église. Le pape n'est pas le témoin officiel de la foi universelle, l'oracle de la collectivité, et, par elle seulement, de l'Esprit-Saint. Le pape engendre la foi et l'accord de la collectivité; sa foi est le fondement de la foi universelle; selon la parole du Sauveur, elle porte la collectivité : « sur cette pierre je bâtirai ».

Tel est le fondement surnaturel et mystérieux de l'organisme extérieur de l'Église; telle est la merveilleuse présence du Saint-Esprit en lui, dans son union avec le détenteur du pouvoir pastoral. C'est le miracle permanent qui est à la base du mystère de la maternité de l'Église dans son sacerdoce, de l'unité des rapports de tous ses représentants avec le Christ et avec le Saint-Esprit.

*
* *

L'Église, en dépendance du Souverain Pontife, est l'épouse du Christ et la mère des fidèles. La personnalité de ses ministres n'entre pas en ligne de compte dans l'exercice de ses fonctions. C'est toujours le Christ qui agit par ses organes : que les ministres soient bons ou mauvais, cette action demeure toujours féconde dans l'exercice du pouvoir d'ordre, toujours infaillible dans l'exercice du pouvoir pastoral plénier en matière de foi et de mœurs.

« Voilà le sens concret des mots compris trop souvent de façon vague : L'Église comme telle ne peut pas se tromper, les erreurs de ses membres et de sa hiérarchie ne l'atteignent pas. Elle reste immaculée et sainte, étant le siège et le véhicule de la vertu fécondante et régissante du Saint-Esprit. Pour autant qu'ils sont nés de son sein par la force du Saint-Esprit, nourris et guidés par elle, les enfants de l'Église sont immaculés et saints,

enfants de Dieu dans leur nature nouvelle et dans leur vie. Mais les représentants de la maternité merveilleuse de l'Église ne répondent pas toujours à leur dignité, comme les enfants de l'Église ne se conduisent pas toujours en enfants, mais contrecarrent en eux-mêmes la fécondité de leur mère et se soustraient à sa conduite : c'est pourquoi le visage extérieur de l'épouse céleste est souvent souillé et déformé; beaucoup d'ivraie apparaît dans son sein — bien qu'elle n'y ait pas ses racines — qui met dans l'ombre ses fleurs célestes. Si sa gloire et sa grandeur internes se manifestent souvent par un rayonnement éclatant, ces signes de lumière ne suffisent pourtant pas à dévoiler sa mystérieuse grandeur. La vraie gloire de la fille du roi est à l'intérieur; elle est contenue dans le merveilleux pouvoir par lequel le Saint-Esprit opère en elle et par elle; elle se manifestera quand ce pouvoir aura entièrement purifié, sanctifié, glorifié et divinisé tous ses enfants fidèles. Moins cette gloire est visible et compréhensible de l'extérieur, plus elle est grande et élevée; moins la boue qui cache la gloire interne de l'Église parvient à l'altérer ou à la détruire, plus cette gloire doit être divine. Ces deux raisons font apparaître l'Église comme un mystère grandiose, qui exige toute la force d'une foi divine, s'élevant au-dessus de tout ce qui est visible et naturel, mystère qui donne également à cette foi un objet ineffablement grandiose. »

*
* *

Le mystère sacramentel dans le christianisme.

Comme on peut déjà le déduire de ce qui a été dit, le caractère mystérieux de l'Église se manifeste et se

concrétise surtout dans ses sacrements. C'est par les sacrements que se construit l'organisme intérieur, surnaturel de l'Église, et par eux que se révèle sa puissance surnaturelle. On pourrait définir l'Église comme la gardienne des sacrements.

Dans le paragraphe qui suit, et avant de passer à l'étude de ses sacrements, Scheeben traite de l'économie sacramentelle du christianisme en général. Il abandonne momentanément l'Église, mais c'est pour jeter, par l'étude de cette sacramentalité, une bien vive lumière sur toute son institution et sur ses moyens d'action que sont les sacrements. Bien que cette étude s'écarte un peu du « mystère de l'Église », nous n'hésitons pas à la présenter : elle fera apparaître tout le christianisme, et l'Église en particulier, comme *mystère sacramentel*, et facilitera surtout la compréhension de l'essence mystique des sacrements.

*
* *

Pour bien comprendre la notion du mystère sacramentel, il faut se rendre compte d'abord de la signification des deux termes de « mystère » et de « sacrement ».

Le grec μυστήριον et le latin *sacramentum ont à peu* près le même sens : chose secrète. Mais au cours des âges la signification du mot *sacramentum* évolua : ce terme fut employé pour désigner des choses visibles; tandis que *mysterium* désignait une chose contenant un secret. On peut donc appeler *mystère sacramentel* une chose qui unit le mystère, le secret de son essence, à une autre chose visible, et le cache en celle-ci. C'est ainsi que les sacrements sont des mystères sacramentels. Il faut évidemment que le mystère soit quelque

chose de vraiment surnaturel, dépassant et les sens et la raison. Personne ne dira que l'homme ou son corps est un mystère sacramentel parce que l'âme est cachée en lui. L'âme est connaissable naturellement, par la raison.

Dans le mystère sacramentel, le mystère, bien que signifié extérieurement, reste essentiellement mystère, objet de foi.

La plupart des mystères du christianisme sont des mystères sacramentels. La *Trinité* ne l'est pas, du moins pas directement. (Elle le devient indirectement par l'Incarnation.) Le *premier homme*, tel qu'il sortait de la main de Dieu, était un mystère sacramentel : il unissait la grâce invisible, surnaturelle, à sa nature visible. L'*Homme-Dieu* l'est encore davantage. Il est le grand « *sacramentum pietatis* » « révélé dans la chair » (I Tim., III, 16). En lui le surnaturel par éminence s'unissait de la façon la plus réelle et la plus intime à l'humanité visible, à *la chair*, tout en restant caché en elle. Cette chair, élevée par la vertu de la divinité à un mode d'existence surnaturel spirituel dans l'*Eucharistie*, devient en elle un nouveau mystère sacramentel, manifesté sous les espèces du pain et du vin.

L'*Église* enfin, se rattachant à l'Incarnation et à l'Eucharistie, devient elle-même un grand mystère sacramentel; visible extérieurement comme une société d'hommes, elle porte dans son sein le mystère d'une merveilleuse union avec le Christ Incarné, qui habite en elle, et avec le Saint-Esprit qui la féconde et la gouverne.

*
* *

On pourrait se demander pourquoi, dans ces mystères sacramentels, Dieu a voulu l'union intime de deux élé-

ments si disparates : le mystère surnaturel et la chose naturelle, visible. La réponse peut aller dans deux directions : on peut y considérer soit l'entrée du naturel dans le surnaturel, soit la manifestation du surnaturel par le naturel.

Il est évident que par cette économie, Dieu voulut élever, non seulement l'être spirituel créé, mais toute la nature matérielle représentée dans l'homme. La nature entière était appelée à devenir le temple de Dieu, à participer, par le Saint-Esprit, à sa sainteté et à sa gloire surnaturelle. En unissant substantiellement dans l'homme la matière et l'esprit, Dieu les destinait tous deux à l'élévation surnaturelle. Cette consécration céleste toutefois, dont l'homme jouit dès maintenant, ne révélera que plus tard sa splendeur. Ainsi le corps même est sanctifié, par la grâce du Saint-Esprit qui habite en lui, en gage de sa glorification future : il contient un grand mystère, connaissable seulement par la foi.

Mais ce lien du mystère sacramentel avec la matière lui donne une portée plus grande encore. Non seulement le mystère entre dans la chose visible, comme la grâce dans l'homme : *il vient à nous en elle et par elle*; elle en est le véhicule et l'instrument. C'est ainsi que l'humanité du Christ est l'instrument de sa puissance divine, et que les sacrements opèrent la sanctification. La grâce surnaturelle n'est pas seulement déposée dans le monde visible comme un trésor caché : elle est liée dans sa communication à des organes et à des instruments visibles.

*
* *

L'union du mystère avec la nature matérielle n'est pas un abaissement uniquement nécessité par la faiblesse humaine, pour permettre à la surnature de s'approcher

d'elle! Le sacrement visible n'est pas uniquement motivé par des raisons *médicinales*, comme devant porter remède à l'infirmité de l'homme que le péché a fait sombrer dans la matérialité; il n'est pas voulu par Dieu uniquement pour soumettre l'homme à la matière en punition de son orgueil. Le caractère sacramentel du christianisme ne vise pas seulement la nature déchue : une telle institution manifesterait bien la grande vertu médicinale du christianisme, mais ne ferait pas partie de la merveilleuse économie surnaturelle de l'univers.

Scheeben ne veut pas ici mettre en doute que le Fils de Dieu soit descendu dans la nature humaine, et continue à habiter parmi nous sous une enveloppe visible, pour venir en aide à l'indigence de notre nature, incapable de saisir le surnaturel, et même le spirituel, sans forme matérielle. Mais son effort tend, on le voit, à montrer toute la grandeur et l'harmonie du monde surnaturel, à en donner une synthèse complète et organique.

C'est pourquoi, dépassant les cadres habituels de la controverse théologique, il insiste avant tout sur la *dignité nouvelle* et incomparable échue à l'homme par l'Incarnation du Fils de Dieu, et veut la mettre en lumière en y ramenant tous les autres points de vue.

***

Dans le plan originel de Dieu, la transmission de la grâce était liée à la transmission de la nature : l'acte de la génération était pour ainsi dire le sacrement de cette transmission, Dieu ayant voulu que la grâce fût le bien de la collectivité humaine et que la génération surnaturelle et la génération naturelle forment un ensemble harmonieux. La grâce devait élever la nature, comme la

nature devait être l'instrument de la grâce, l'univer étant ainsi uni dans une mystérieuse harmonie. Le réalités supérieures devaient manifester leur vertu en pé nétrant les choses inférieures et en les glorifiant; la par tie inférieure devait participer à la puissance de la parti supérieure et être tirée ainsi de sa bassesse naturelle.

L'ordre fondé par l'Homme-Dieu porte à un degr plus éminent et plus profond encore le caractère sacra mentel.

La manifestation du Fils de Dieu dans une nature vi sible devait opérer son union avec tout le genre humain fonder le corps mystique. Elle devait lui incorpore toute l'humanité. Cette union signifie pour l'humanit l'élévation à la dignité de son Chef. Cet instrument ma tériel n'amoindrit pas la grâce. Au contraire, il honor et glorifie et la grâce et la nature à un degré suréminen

La plénitude de la divinité, habitant dans l'humanit du Fils de Dieu, en fait une *caro vivificans*, une chai vivifiante d'où jaillit la vie surnaturelle. La nature ma térielle est ici bien plus honorée qu'en Adam, qui éta l'instrument de la grâce, mais ne la possédait pas sub stantiellement.

Tout l'édifice du christianisme, bâti sur la sacramen talité de l'Homme-Dieu, porte un caractère sacramente La présence et l'action du Fils de Dieu se continuen dans l'Église d'une façon sacramentelle.

***

« Par son humanité, le Fils de Dieu a fait de son unit corporelle avec le genre humain la base de son unio surnaturelle avec lui; en achevant la première, il deva consommer la dernière; c'est ce qu'il fit quand il se sub stitua à l'aliment corporel le transformant dans sa cha

et dans son sang. A sa chair propre, il donna une fécondité merveilleuse : cette fécondité, il devait l'étendre à son corps mystique, l'Église, et aux éléments matériels dont elle se sert. La vertu divinisante du Christ, qui devait élever et glorifier l'esprit de l'homme et son corps, descendit dans la nature corporelle, matérielle, afin de pénétrer et de glorifier, de là, l'esprit qu'elle saisissait dès lors des deux côtés, par en haut et par en bas. La nature matérielle, qui tend à ravaler l'esprit lui-même de sa hauteur naturelle, fut élevée si haut dans l'Incarnation que, dorénavant, par la vertu de Dieu, elle collabore à l'élévation surnaturelle de l'esprit. Si grande fut la bénédiction répandue sur elle par l'Incarnation du Fils de Dieu, que la chair devint le véhicule du Saint-Esprit; la terre, à laquelle l'homme doit son origine et sa nourriture matérielle, devient sa mère spirituelle ; elle peut et doit être transformée, pour lui, en une nourriture spirituelle, surnaturelle.

« Voilà, si nous ne nous trompons, l'idée grandiose que nous devons nous faire de l'organisme surnaturel du christianisme, de l'essence et de la signification de ses mystères sacramentels.

« On voit également que la sacramentalité, c'est-à-dire l'union réelle du surnaturel avec le naturel, est en elle-même un mystère sublime, loin qu'elle supprime le mystère, ou nuise à sa signification surnaturelle. »

Dom Augustin Kerkvoorde, O. S. B.

Amour intéressé et pur amour

La charité est l'essentiel de notre vie spirituelle. « Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? » demande à Jésus un docteur de la Loi. Et Jésus lui répond : « Dans la Loi qu'y a-t-il d'écrit ? Qu'y lis-tu ? » — « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme et de toute ta force et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même. » — « Tu as bien répondu ; fais cela et tu vivras » (Luc, x, 25-28). A cette parole font écho les solennels avertissements des Apôtres. « Quand je distribuerais tout mon bien en aumônes, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien », déclare saint Paul (I Cor., xiii, 3). Et saint Jean : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort » (I Jean, iii, 14).

De cet amour sans lequel tout le reste n'est rien comment se faire une idée exacte ?

Il faut partir de cette donnée fondamentale que notre vie spirituelle sort de deux principes étroitement liés notre nature et la grâce sanctifiante.

De notre nature d'abord. Notre vie spirituelle jaillit de notre être humain. Il le faut bien, pour qu'elle soit vraiment nôtre. Or que comporte cet être ? Avant tout une nature, au sens aristotélicien du mot. Cette nature a pour caractère propre d'être raisonnable. Elle fait de nous des hommes et constitue le fondement premier de notre vie humaine. Elle exerce son activité par l'entremise de facultés émanées d'elle, mais distinctes de sa

substance. Parmi celles-ci, l'intelligence et la volonté donnent naissance à notre vie rationnelle proprement dite : par l'intelligence, nous connaissons le vrai, par la volonté, nous tendons au bien. Notre volonté est donc la tendance foncière de notre nature raisonnable vers le bien.

Au sein de notre nature ainsi caractérisée, Dieu produit la grâce sanctifiante. Selon la magnifique expression de saint Pierre, cette grâce est une participation à la nature divine. Qu'est-ce à dire? Un don créé, certes, et non un morceau de Dieu. Mais un principe créé doué d'un dynamisme divin. Dieu est Esprit. Son activité essentielle consiste à se connaître et à s'aimer lui-même, et l'on sait quels aperçus superbes le dogme de la Sainte Trinité nous ouvre sur cette connaissance et cet amour. Or la grâce nous rend capables de nous associer à la vie trinitaire : elle nous permet de connaître Dieu comme il se connaît, de l'aimer comme il s'aime. Elle exerce cette activité, elle aussi, par des principes émanés d'elle, les vertus, qui se répandent dans nos facultés et les surnaturalisent.

Ainsi notre vouloir surnaturel procède à la fois de notre nature raisonnable et d'une participation à la nature divine. En lui, par suite, se manifestent les tendances foncières de ces deux principes. Sans doute sont-ils étroitement liés : la grâce ne se juxtapose pas à notre âme, elle la pénètre. Mais chacun d'eux garde sa virtualité et le vouloir qui naît de leur union est, en réalité, double. D'une part, notre nature surnaturalisée veut notre bien surnaturel; elle nous fait nous aimer surnaturellement nous-mêmes et aimer Dieu, auteur de notre béatitude, comme *notre* bien suprême. D'autre part, la nature divine à laquelle nous participons veut le bien de Dieu; elle nous fait aimer Dieu pour lui-même, comme *le* bien suprême, d'un amour désintéressé, la charité. Amour de nous-mêmes nous faisant aimer Dieu comme notre bien suprême; charité nous faisant aimer Dieu comme le bien suprême, tels sont les deux amours fon-

ciers de notre âme en état de grâce. Ils se complètent sans se contredire : le premier forme la base de notre vie spirituelle, le second en élève l'édifice.

***

L'amour surnaturel de nous-mêmes et de Dieu comme notre bien suprême est la transposition par la grâce de l'amour naturel de nous-mêmes.

Tout être tend d'abord à son bien, parce qu'il se trouve d'abord en face de soi. Son mouvement premier, son dynamisme essentiel est de chercher sa conservation et au besoin son développement. La loi du gland est de devenir chêne. Ainsi nous aimons-nous, avant tout, nous-mêmes, voulons-nous, avant tout, arriver à notre achèvement, atteindre notre perfection. Là est notre vouloir fondamental. S'il cessait, tout autre vouloir cesserait en nous.

Cet amour de nous-mêmes est bon, car toute nature est bonne et avec elle tout ce qui en découle d'une manière essentielle. Tout cela, en effet, vient directement de Dieu et réalise dans le temps un de ses éternels desseins.

Qu'aimons-nous par cette tendresse native? Nous-mêmes, d'abord. Et aussi tout ce qui peut nous conserver et nous accroître. Par elle donc nous aimons les autres êtres à titre de biens pour nous et dans la mesure où ils peuvent contribuer à notre perfection. D'où cette conséquence importante. Par quoi avons-nous la plus grande valeur? Qu'est-ce qui nous constitue le plus nous-mêmes? Notre âme et ses puissances supérieures, intelligence et volonté. Nous aimer nous-mêmes, c'est donc aimer avant tout notre âme et vouloir la conduire à sa vraie perfection, lui donner le bien qui lui fasse réaliser ses tendances les plus hautes. Notre âme, par sa structure même, aspire au bien en général, au bien

universel. Dieu seul, dans le concret, est ce bien; seul il peut combler tous nos désirs. Notre amour de nous-mêmes nous fait donc l'aimer plus que tout le reste, comme notre bien suprême. A condition, évidemment, d'être éclairé par la raison, car il n'a pas qualité pour discerner lui-même le vrai du faux et risque de se laisser séduire par des biens apparents. Mais s'il se laisse conduire par la raison, elle le préserve d'erreurs, le guide vers ses biens véritables, le tourne vers ses biens les meilleurs, vers les biens spirituels, et vers Dieu même.

La foi, à son tour, ouvre des horizons nouveaux à ce vouloir foncier : elle lui fait connaître qu'il peut atteindre à la vision béatifique; elle lui révèle l'éternelle joie du Paradis. Sous l'influence de grâces actuelles, il s'éprend de cette fin surnaturelle. Voyez-le agir alors, dans une conversion par exemple. Sous sa pression, le pécheur regrette ses fautes, voyant qu'il s'est mal aimé lui-même et a, en réalité, appauvri, mutilé son moi; puis il se décide à revenir à Dieu, et, peu à peu, secoué d'abord par la crainte de l'enfer, confiant ensuite en la miséricorde divine, il recommence enfin à chérir ce Père souverainement bon qui l'attend, les bras ouverts, pour lui pardonner.

Mais lorsque, au terme de cette remontée, ce pécheur a ainsi recouvré la vie surnaturelle, l'amour de soi-même qui l'a si utilement inspiré jusque-là ne disparaît-il pas de son âme? La grâce sanctifiante et la charité ne l'excluent-elles pas? Ou, du moins, si elles le supportent quand elles sont encore faibles, ne tendent-elles pas, en se développant, à l'absorber au point de l'abolir?

Il faut répondre sans hésiter : Non. Elles le transforment certes, mais par cette transformation, loin de le supprimer, elles le renforcent. Il demeure chez les saints. La grâce, si elle est une participation à la nature divine, est participée par nous, reçue par nous. Réalité très solide, elle n'est cependent pas une substance, mais

seulement une qualité. Elle ne peut exister que dans un sujet, et, en nous, doit trouver dans notre nature un support indispensable. Comment pourrait-elle supprimer cette nature sans se détruire elle-même? Et comment pourrait-elle, sans supprimer cette nature, supprimer sa loi essentielle, la tendance à vouloir notre bien? Elle s'empare donc de cette tendance, se l'annexe, l'élève à sa hauteur, mais ne l'abolit pas. L'amour surnaturel de nous-mêmes persiste toujours en nous, à la base de notre vie spirituelle. N'ayons pas la sottise de penser que nous pouvons nous en passer. Éclairé par la foi, dirigé par la vertu de prudence, il doit conserver en nous sa place.

Son objet est très vaste. Par lui nous voulons atteindre notre fin surnaturelle, nous désirons notre progrès spirituel ici-bas et le paradis ensuite. Par lui nous aimons les autres êtres dans la mesure où ils peuvent nous aider à atteindre cette grande fin. Par lui, au service de cette perfection surnaturelle, nous désirons, à son rang subordonné, toute notre perfection humaine, morale, intellectuelle, physique même, et les conditions sociales, individuelles et nationales, qui lui sont favorables. Car, de fait, le surnaturel est en nous solidaire et en partie dépendant de l'humain, même de cet humain inférieur qu'est le physique. De soi la guerre et la misère sont écoles de vices, et la maladie moins favorable que la santé au progrès des vertus. On connaît le joli mot de sainte Thérèse dans les Constitutions du Carmel : « Les malades tâcheront de montrer alors la perfection qu'elles ont acquise en état de santé. » Mépriser notre perfection naturelle et les biens dont Dieu a doté le monde pour nous aider à acquérir cette perfection serait aller contre la grâce elle-même. Il nous faut seulement subordonner leur désir à celui du développement de notre charité.

Par l'amour surnaturel de nous-mêmes enfin nous aimons Dieu comme notre bien suprême, l'auteur de notre béatitude. Vouloir supprimer de notre vie de

grâce cet amour intéressé de Dieu sous prétexte qu'il est inférieur, serait, répétons-le, aller contre la loi fondamentale de la grâce elle-même, en tant qu'elle fait corps avec notre nature; ce serait ruiner la vertu d'espérance; ce serait compromettre notre charité. « Si Dieu n'était pas notre souverain bien, affirme avec force saint Thomas [1], nous ne trouverions pas en lui de raison de l'aimer. »

Beaucoup ont de la peine à comprendre que cet amour intéressé puisse être vertueux et saint. Ils s'en étonnent. « Aimer Dieu ainsi, disent-ils, n'est-ce pas le rapporter à nous? » — Ils ont tort. Dieu est notre souverain bien. Ce fait s'impose à nous et, pourrions-nous dire, à Dieu même, car il n'y peut rien changer. Par notre élévation à l'ordre surnaturel, en nous appelant par sa grâce à participer à sa propre béatitude, il est même devenu notre souverain bien d'une façon beaucoup plus immédiate et magnifique qu'il ne l'était dans l'ordre naturel. L'aimer et le désirer en cette qualité est donc tout à fait normal. Pourquoi d'ailleurs est-il ainsi notre bien suprême? A cause de la perfection de son être. L'aimer et le désirer en cette qualité c'est rendre hommage à cette perfection. C'est donc un devoir, car il a droit à cet hommage. Le lui refuser serait lui refuser son dû. Si nous ne désirions pas le posséder comme objet de notre suprême béatitude, nous l'offenserions. Au contraire, en désirant le posséder ainsi nous le mettons au-dessus de nous et au-dessus de tout. Certes, il peut sembler anormal à première vue de vouloir faire de lui l'instrument de notre propre perfection et de notre propre joie. Qu'on y réfléchisse cependant. En paraissant le rapporter à nous, en réalité, nous nous rapportons nous-mêmes à lui, nous nous mettons à notre place et lui à la sienne. Car nous affirmons notre absolue dépendance de lui pour l'achèvement de notre être, nous reconnaissons en lui notre principe et notre fin, le principe et la fin

1. *Sum. theol.*, IIª IIæ, q. 26, a. 13, ad 3.

de tous les êtres, nous le glorifions. Notre amour est intéressé, mais porte en lui-même la correction de cet apparent dérèglement.

Tel est notre amour surnaturel de nous-mêmes et de Dieu pour nous. Il forme la base nécessaire de notre vie de grâce, et il ne faut pas vouloir le supprimer, mais l'éclairer. Qu'il soit en nous vigoureux et sain. Alors, comme un puissant levier, il nous soulèvera vers Dieu. « Tout le but de l'homme est d'être heureux, a dit excellemment Bossuet. Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout bien[2]. »

*
* *

Si l'amour intéressé de Dieu est le soutien et la base de toute notre vie de grâce, il n'en constitue pas l'édifice. Cet édifice s'élève au-dessus de lui par un amour très différent, un amour désintéressé de Dieu, la charité. Sans elle, nous l'avons appris de saint Paul, tout le reste ne sert de rien. Mais qu'est-elle exactement et comment trouve-t-elle place en notre âme ?

L'amour intéressé de Dieu n'épuise pas le dynamisme foncier de notre nature raisonnable surnaturalisée. Ce dynamisme, rappelons-le, procède de deux principes, notre nature et la grâce. Ces deux principes sont indissolublement liés, mais en cette étroite union chacun d'eux garde sa tendance propre. La grâce, reçue en nous, épouse en le surnaturalisant, nous venons de le voir, notre amour foncier de notre bien, et nous permet ainsi d'aimer Dieu comme notre fin surnaturelle. Mais elle n'en demeure pas moins, en elle-même, nature divine, pouvoir de vie divine. Or, selon la loi de tout esprit, Dieu s'aime lui-même, veut son propre bien.

2. Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, premier jour.

Comme aucune nature ne peut perdre sa loi naturelle, la grâce conserve en nous cette virtualité essentielle. Elle aime en nous le bien divin et l'aime de manière divine, non pour nous, mais pour lui-même. Elle aime, disons-nous. Mais, nous le savons, elle n'a pas l'activité indépendante d'une substance à part, elle est infuse au plus profond de notre âme, elle est un état, une qualité de celle-ci. Par elle donc, en réalité, c'est notre âme qui aime. Et ainsi l'amour désintéressé de Dieu, la charité est bien nôtre et jaillit du fond même de notre volonté personnelle, comme une forme supérieure de notre élan vital. Sans doute elle est le tressaillement de la nature divine en nous en face de la nature divine en elle-même; sans doute par elle nous aimons Dieu d'une tendresse divine; mais cependant c'est bien nous qui l'aimons ainsi. Cet amour est en nous simple et aisé, comme nos autres amours. Il éclôt spontanément sur notre terrain d'âme. Il jaillit de source et cette source est tout ce qu'il y a de plus à nous, de plus disponible, de plus entre nos mains, notre volonté. Un acte de charité n'est pas une sorte de tour de force. Pour le faire, point n'est besoin de se livrer à de l'acrobatie spirituelle, d'aller à l'encontre des instincts de notre humanité.

Ajoutons que cet amour, si haut et si simple, est, entre Dieu et nous, une amitié.

Nous n'oserions pas prononcer ce mot si Dieu lui-même ne nous y invitait. Non seulement Jésus-Christ a appelé ses apôtres « mes amis » (*Jean*, xv, 14), mais le concile de Trente donne ce nom à tous les justes. Ne nous en étonnons pas. L'existence d'un lien aussi délicat entre Dieu et nous s'explique par notre participation même, dans l'état de grâce, à la nature divine. L'amitié naît d'une ressemblance profonde, de la possession commune d'un même caractère fondamental. Pour le comprendre, rappelons-nous cette vérité essentielle : chaque être s'aime d'abord lui-même, aime avant tout sa pro-

pre réalité d'être, le bien que représente cette réalité. Dans la mesure donc où un autre être lui ressemble et possède ainsi le même bien que lui, il retrouve en ce semblable quelque chose de soi et l'aime comme un autre lui-même. Ainsi, lorsque les relations sociales révèlent à deux âmes cette secrète similitude, se nouent les amitiés humaines. Or, Dieu par la grâce sanctifiante a établi entre nous et lui cette conformité : nous participons à sa nature et communions à sa vie. Dès lors il retrouve en nous quelque chose de son être intime et nous retrouvons en lui, infiniment épanoui, notre être surnaturel. L'amour qui nous joint à lui est donc une amitié, amitié plus forte et plus vraie que toutes nos amitiés naturelles, car elle repose sur la possession commune d'un bien infini. Oui, malgré l'inégalité des conditions, Dieu est vraiment notre ami à ce point. Redisons-le-lui souvent avec toute la ferveur possible, par des actes intérieurs de charité. Ces affectueux élans de notre volonté sont si simples et, par la grâce, si spontanés ! Quelle dommageable erreur de les juger difficiles ! Sans doute, ils ne trouvent souvent ni appui ni écho dans notre sensibilité, mais qu'importe ! Ils ne perdent en cette sécheresse ni leur vérité ni leur valeur. Et cette valeur est immense. Ils donnent à notre vie spirituelle son vrai mérite; ils en constituent le grand exercice et en un sens le seul exercice essentiel. L'un d'eux suffit à ouvrir le Paradis au pécheur le plus coupable. Pourquoi en faisons-nous si rarement ? Pourquoi, si souvent, les faisons-nous avec tant de négligence ? Pourquoi, en quête de progrès moral, cherchons-nous parfois midi à quatorze heures en omettant d'utiliser à plein cette immense et disponible richesse ?

*
* *

Toute amitié est bienveillance. Par la charité nous voulons le bien de notre grand ami, Dieu. Non pas un

bien quelconque, mais celui qui est à sa taille, tout son bien divin. Ce bien est en soi une réalité parfaitement simple. Mais la perfection même de sa simplicité le rend incompréhensible pour nous, et la faiblesse de notre esprit nous oblige à le décomposer pour en saisir quelque chose. Nous distinguons ainsi en lui le bien essentiel de Dieu, ou gloire intérieure, et son bien accidentel, ou gloire extérieure.

Le bien essentiel de Dieu, c'est tout son être, ce qu'il est, ce qui fait qu'il est Dieu. Ce bien est infini et réalisé depuis toujours. Il n'y manque rien; il ne laisse rien à désirer et ne peut croître d'aucune manière. En face de cette plénitude, notre bienveillance prend la forme d'une affectueuse complaisance et ne peut en prendre une autre. Nous acquiesçons de tout notre cœur à cette perfection totale et à cette béatitude infinie; nous en éprouvons une grande joie; nous en louons Dieu et l'en félicitons. N'agissons-nous pas ainsi avec nos amis de la terre? Pourquoi agirions-nous autrement avec lui? Cette affectueuse complaisance est le premier mouvement de la charité, et en un certain sens son mouvement principal : seul il va à l'essentiel, au bien essentiel de Dieu. Rien ne pourrait suppléer à son absence : comment pourrions-nous aimer vraiment Dieu sans aimer avant tout en lui ce qui le fait Dieu? C'est de cette affection de notre volonté que naît toute la vie contemplative. Lorsqu'on aime quelqu'un et qu'on se complaît en lui, on le regarde, on ne se lasse pas de le regarder; c'est un besoin et c'est une joie. Ainsi, aimant Dieu et nous complaisant en lui, nous efforçons-nous de tenir notre esprit fixé sur lui. Par là nous lui donnons un grand, un irrécusable témoignage de notre amitié. Par là aussi, nous faisons croître cette amitié, car plus nous le regardons, plus il nous paraît aimable.

La gloire extérieure de Dieu, est celle qu'il trouve à être connu et aimé de ses créatures et à voir manifes-

tées ses perfections. Elle est pour lui un bien accidentel, un honneur sans profit réel, et demeure, de siècle en siècle, en voie de réalisation; à la différence de son être même elle s'établit peu à peu, au milieu des contradictions, et il lui reste toujours à grandir. La bienveillance de notre charité ne peut donc sur ce point se contenter de se réjouir; elle doit prendre la forme d'un désir. Elle se réjouit dans la mesure où ce règne de Dieu est établi; elle désire son progrès.

Comment se traduit ce désir? Par la prière d'abord. Ainsi disons-nous à Dieu dans la première partie du *Pater* : « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Ces magnifiques formules, apprises du Christ lui-même, sont une prière de charité. Elles implorent la venue du règne de Dieu et précisent les deux grands aspects de ce règne : la sanctification de son nom et l'accomplissement de sa volonté.

A la prière, notre désir ajoute l'activité apostolique. Quand on veut, d'un vrai vouloir, procurer un bien à quelqu'un, n'y travaille-t-on pas de toutes les manières possibles? A cette activité apostolique s'ouvre un immense domaine. La charité nous y engage, nous entraînant aux diverses industries du zèle. S'il ne procédait pas d'elle, d'ailleurs, tout ce labeur demeurerait sans valeur surnaturelle. Comportât-il les plus durs renoncements, y fussions-nous appliqués avec assez d'ardeur pour y livrer nos richesses aux misérables et notre corps au bûcher, rien n'y plairait à Dieu (I Cor., XIII, 2 et 3).

***

En même temps qu'elle porte les amis à se vouloir du bien, toute amitié implique l'accord de leurs volontés. Elle y aboutit comme à son achèvement normal et nécessaire. Il lui faut pour subsister réaliser la vieille

devise *Idem velle, idem nolle*. Ainsi la charité accorde notre volonté à la volonté de Dieu. Elle nous fait épouser tous ses goûts, ses amours et ses haines. Elle périrait si elle ne pouvait nous conduire jusqu'à cette conformité.

Elle nous y amène, remarquons-le, par affection et non par soumission. Elle se plaît à accomplir la volonté divine parce que tout ce qui vient de Dieu lui est cher et précieux, et non à proprement parler parce qu'il le commande. Le considérer comme un maître n'est pas son fait, mais celui de la religion; par elle-même, elle n'est pas équipée pour se soumettre. Elle doit y être aidée par une vertu spéciale, l'obéissance. A celle-ci, il appartient de lui dire : « Ces ordres venant d'un ami te surprennent un peu. Mais moi je comprends cela. Dieu, notre grand ami, est aussi notre maître. Il a le droit de nous parler ainsi. Nous lui devons, avec l'hommage de l'affection, celui de la sujétion. Je me charge de le lui rendre. »

La charité ne s'incline donc pas précisément devant les ordres de Dieu pour y obéir, mais elle épouse cordialement ses amours et ses haines. Or cela, en réalité, va beaucoup plus loin. Car Dieu ne nous manifeste pas seulement ses goûts par des commandements, mais encore de mille autres manières. Il nous les indique par le gouvernement de sa providence. Il se contente souvent même de discrètes inspirations, de simples conseils : entre amis n'a-t-on pas cette délicatesse? La charité répond à cette délicatesse par une délicatesse semblable. Elle nous fait partager tous les amours divins, nous incline à y conformer notre volonté en un accord total, nous demande de les épouser tous sans exception, de les épouser d'avance, par principe, avant même d'en connaître le détail, d'éviter avec grand soin de nous écarter d'aucun, même du plus petit; elle nous requiert d'avoir un vrai et ferme propos et non une inconsistante velléité de demeurer en cet accord total. Telles sont ses exigences.

Il faut cependant distinguer avec soin ici le plan de nos intentions profondes et celui des réalisations pratiques. Sur le premier, notre accord avec Dieu doit être sans réserve, et ferme notre vouloir de le maintenir. Mais malgré cette loyauté, nous aurons probablement, en pratique, sous forme de menus péchés véniels, bien des défaillances. Chacune d'elles, à la considérer isolément, serait évitable, mais de fait, dans la succession rapide de nos mouvements intérieurs, nous n'aurons ni la présence ni la vigueur d'esprit suffisantes pour nous protéger contre toutes. Pendant que nous veillerons sur un point, nous nous laisserons aller sur un autre. Nous étions d'une sincérité parfaite dans notre vouloir de conformer toute notre vie à la volonté de Dieu et cinq minutes après, nous tomberons. Regrettons-le, certes, mais sans étonnement ni dépit, et sans nous laisser paralyser le moins du monde par l'obsédante pensée de ces menues défaillances. Dieu nous les pardonnera dès que nous renouvellerons notre vouloir sans réserve de nous conformer à tous ses amours. Remettons-nous donc souvent en ce vouloir. Poussons jusque-là nos actes de charité. Disons loyalement à Dieu : « Tout ce que vous aimez, je l'aime. Tout ce que vous détestez, je le déteste. Vous êtes mon ami et j'épouse avec joie tous vos goûts. »

De ce besoin qu'a la charité d'épouser ainsi tous les goûts de Dieu sortent comme d'une source jaillissante toutes les vertus infuses. Chacune d'elles a pour fonction d'appliquer ce besoin général à une partie de notre vie morale. Elle l'y détaille, l'y précise, l'y met au point en vue de l'action; elle l'y fixe en une inclination stable. Ainsi, par exemple, parce que Dieu aime la justice, la charité, épousant cet amour, met en notre volonté le propos d'être juste; à son tour, la vertu de justice vient préciser et fixer cette intention en une disposition solide. La charité par là est vraiment l'inspiratrice de tou-

tes les vertus, ouvrières de notre vie morale. Et non pas seulement en ce sens que, ces vertus s'étant formées sans elle en notre âme, elle les ferait agir par un motif d'amour surajouté à leur tendance propre. Son action est beaucoup plus intime : c'est elle qui appelle ces vertus à la vie et leur donne leur être même. Elle les engendre par son intention d'agir toujours selon les goûts de Dieu et les nourrit sans cesse de cette intention; elle est leur racine, leur fondement, leur mère. Et c'est par là qu'elle permet à leurs actes d'être méritoires pour le ciel, en leur communiquant son propre pouvoir de nous unir à Dieu. Elle seule, en un mot, nous fait bien vivre. *Ama et fac quod vis;* si tu aimes vraiment, tout ce que tu feras sera bien.

Ayons donc pour Dieu une vraie charité, une amitié robuste et loyale, capable de nous maintenir en communion de vouloir avec lui dans le détail complexe de notre vie quotidienne. Alors, mais alors seulement, nous pourrons aller d'une façon sûre à toutes nos fidélités pratiques. « Demeurez fondés et enracinés dans la charité »; que cette consigne de saint Paul aux Éphésiens (Éph., III, 17) soit nôtre.

Ainsi, sur la base de l'amour surnaturel de nous-mêmes, la charité élève-t-elle tout le bel édifice de notre vie spirituelle.

A. LEMONNYER, O. P.

Notes de Direction

« Appelés dans le Christ »

Nous connaissons tous ce long cri d'action de grâce jailli de l'âme de saint Paul : « *Béni soit Dieu, le Père d Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis dans l Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles dan les cieux!...* » Il est dans l'émerveillement de la perspec tive divine qui s'ouvre à son regard : Dieu, dans so amour, ne nous a-t-il pas prédestinés à devenir ses fils pa Jésus-Christ ?

Aussi bien ne pourra-t-il pas y avoir d'autre sainteté qu de devenir conformes à Jésus. Avec un zèle inlassable, l'A pôtre s'efforcera de former ses chrétiens en ce sens : no pas la gnose, non pas la connaissance qui enfle, non pas l sagesse de ce monde, non pas même les pratiques de l'An cienne Loi; mais la foi au Christ, la charité sans feint l'imitation permanente de Jésus; en un mot, et c'est l résumé de tous ses enseignements moraux : « *Ayez en vou les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus.* »

La chose, d'ailleurs, est claire si l'on pense à la réali profonde qui commande l'attitude morale. Il n'y a qu'u plan en effet : l'adoption par Dieu d'un grand nomb de fils à l'image du Premier-Né. C'est à cet effet qu l'homme est revêtu du Christ à son baptême, et toute so activité ultérieure ne sera que l'exercice de sa nouvel nature de fils de Dieu en Jésus. L'Esprit-Saint lui-mêm illumine, fortifie, console, dirige en ce sens puisque c'e l'Esprit de Jésus et du Père, jusqu'au moment où, arrivé l'âge parfait du Christ, le chrétien lui devient conform dans la gloire après l'avoir été dans les tribulations de vie présente.

Certes, nous connaissons bien ces enseignements de l'Apôtre, mais il importe d'y revenir sans cesse. N'est-ce point par le retour constant à ses inspirations profondes que notre conduite peut se vivifier et par là même trouver ses directives les plus pratiques et les seules vraiment adaptées ?

En l'espèce cette vue simple et divine de l'appel des hommes dans le Christ doit nous guider sans cesse, et pour notre conduite personnelle et pour celle des âmes qui nous sont confiées. Nous ne pouvons avoir qu'une sainteté : celle du Christ. Notre vocation ne peut être que de continuer, chacun d'une manière nouvelle, originale et cependant identique quant au fond, le mystère du Fils de Dieu sur la terre. Et si l'on y réfléchit bien, on ne pourra rien trouver de plus haut, et à la fois de plus concret : sans compter, et ceci suffit, que cela seul est vrai.

Que l'on ne puisse rien trouver de plus haut, c'est l'évidence, car c'est un idéal d'une altitude proprement infinie, propre au christianisme. Et cette première constatation de sens commun entraîne une conséquence importante : c'est que la vie chrétienne comporte en elle-même une loi de croissance indéfinie. Il nous est proposé rien de moins que de croître tous les jours en la divine ressemblance du Fils unique, en nous revêtant de lui-même. Pour peu que nous gardions cette vocation présente au regard de l'âme, nous ne pourrons que renaître tous les jours; ni à nous, ni à aucune âme nous ne pourrons jamais dire : « C'est assez. »

Et qu'il n'y ait rien de plus concret, on le comprend aisément, puisque l'idéal proposé est la configuration à une Personne.

Ce n'est pas la morale que nous prêchons, c'est Jésus-Christ. Ce n'est pas le type idéal de l'homme que nous cherchons à réaliser, c'est la ressemblance avec l'Homme-Dieu qui a existé. Ce n'est pas même l'imitation aimante d'une grande figure passée : c'est le retour constant à une Réalité intérieure vivante pour se modeler sur elle.

Dès lors, dans les circonstances les plus concrètes, c'est cette évocation rapide mais profonde qui peut nous guider le plus sûrement. Car nous pouvons toujours nous dire : « Qu'aurait-il fait ? » ou mieux : « Comment faire pour

qu'en ce cas j'agisse ou réagisse selon vos sentiments ? » et mieux encore : « *Avec* vos sentiments : votre force, votre douceur, votre patience, votre charité. » Le père et la mère de famille, l'ouvrier chrétien, le prêtre, la religieuse trouveront là le principe de leur action concrète et particulière. Le petit ouvrier jociste qui centre sa vie sur Jésus-Ouvrier, que fait-il sinon « revêtir le Christ » ? Cette mère de famille qui reprenait patience dans un regard de l'âme sur Jésus doux et humble, ce prêtre qui, dans sa cour de patronage, aimait ses garçons en évoquant le Cœur du Christ ému de compassion, que faisaient-ils sinon de mettre en eux « les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus » ?

Sans cesse nous sommes obligés de revenir à ces horizons intérieurs : « *Il te faut naître à nouveau* », disait Jésus à Nicodème. C'est tous les jours qu'il nous faut renaître au Christ.

L'usure de la vie, un vieillissement dont on a peine à se défendre, la monotonie de chaque jour, les déceptions, la lassitude nous menacent sans cesse. Hélas ! il y a tant d'âmes qui ne vivent plus ou sont lasses de vivre ! Il faut naître à nouveau, mais comment ?

Le lieu de notre naissance n'est pas loin : il est en Dieu qui nous crée; en Jésus-Christ selon qui nous sommes nouvelles créatures. Tout peut être nouveau. Car il y a un Amour. Accepte l'amour de Dieu en y croyant, et tu renaîtras. Tu renaîtras tous les jours en son Fils. Il sera ton Pardon, ta Lumière, ta Patience, ta Force. Car il a plu à Dieu de nous aimer.

« *Je prie le Père des miséricordes qu'il illumine les yeux de votre cœur pour que vous voyiez l'espérance que vous ouvre son appel.* »

LES MAITRES ET LES MODELES

L'âme chrétienne de Robert Lambry

J'ai sous les yeux les lettres, les documents, les témoignages que j'ai recueillis sur Robert Lambry pour composer son histoire. Mais comme ces reliques sont peu de chose à côté du souvenir!

Je les ai classées selon l'ordre des temps : en les relisant ainsi toute son âme me parle. Il est bien sûr que dans des lettres privées l'homme se décrit mieux que partout ailleurs, puisqu'il ne songe pas à se contrefaire. Dans un abandon amical et plus intime encore que l'entretien (où l'on est toujours un peu gêné par la présence des corps), on annonce à l'autre ce qu'on réservait dans un si profond secret qu'on a l'impression de le découvrir en soi au moment où l'on en fait part.

Lorsque j'ai connu Lambry à la Réunion des étudiants qu'il fréquentait, puis aux Équipes sociales, j'ai vu d'abord en lui un jeune homme heureux de vivre, serviable et pieux, doué pour les arts et pour l'action, artiste jusque dans sa bonté qui était imprévue et fusante, bon jusque dans son art qui était simple : un petit rire grêle, des intonations de garçonnet, peu de grâce dans l'allure, parce qu'il était grand et raide, comme un sujet britannique, mais je ne sais quoi d'attirant et de suave dans ce grand corps qui n'était pas

fait sur le modèle courant. Après tout, s'il vous attirait, c'est peut-être simplement parce qu'on avait l'impression qu'avec ses tentacules il pouvait vous presser d'un seul coup sur son cœur. Son caractère était une pièce d'acier qui n'acquit pas sans laminage la ductilité, et on va voir que toutes les décisions de sa vie, sauf pourtant sa mort, apparurent à ses amis les plus chers comme des coups d'État. Le premier mouvement était de les juger invraisemblables; au second abord, elles paraissaient conformes à sa destinée et à sa ligne.

J'avais été surpris qu'il entrât au séminaire, car il n'en avait rien laissé pressentir et on verra par ses lettres qu'il n'y pensait pas l'année précédente. Mais comme le destin est étrange! Si l'on m'avait dit en 1924, que, pendant les quatre années qui précédèrent sa mort, Lambry aurait trois enfants; surtout si l'on m'avait dit que cette nouvelle vocation n'aurait pas été une rupture avec l'ancienne, mais une sorte d'accomplissement; si l'on m'avait dit qu'il se donnerait à Dieu d'abord comme un clerc, puis comme un époux et un père, qu'il vivrait en même temps la vie du malade, du professeur, du chef de famille et du consacré, et qu'il réaliserait le miracle d'être un grand allongé et un fondateur, — alors j'aurais hésité à croire que tous ces états contraires pussent s'associer.

Pourtant, les diverses étapes de sa vie sont enchaînées par des maillons si naturels que, maintenant que la course est achevée, on devine l'unité de cette vie et l'idée divine qu'elle a voulu traduire. Quelle était, se dira-t-on, la vocation de Robert Lambry? Était-ce le sacerdoce, était-ce le mariage? Ni l'un ni l'autre de ces états ne me paraissent la désigner absolument. Sa voie était une soumission totale et enfantine à la volonté du Maître sur lui, selon qu'elle se signifierait par les événements, — à l'imitation de la Vierge, qui était son perpétuel modèle.

Et c'est pourquoi il y a dans la vie de Lambry le si

grand enseignement de la confiance abandonnée. Malgré des obstacles insurmontables et des épreuves lacérantes, il a tendu au but unique qui était le Christ, il l'a atteint pour lui-même et il en a rapproché plusieurs.

De la jeunesse, de la première éducation de Robert, je ne sais rien, sauf qu'il eut une mère admirable. Son père avait veillé avec soin sur son éducation : il l'emmenait en forêt, il lui apprenait à observer, à comparer, à fixer et à conter. Né à Paris, le 3 novembre 1902, Robert fit ses études au lycée Montaigne jusqu'à l'âge de treize ans, puis au lycée Louis-le-Grand. Il avait coutume de dire que sa vocation au dessin n'était née que vers sa seizième année. Mais son père, qui est meilleur juge, nous a dit qu'elle se préparait depuis longtemps. Il paraît que ses livres et ses cahiers aux marges remplies de dessins lui valurent des punitions de la part de ses professeurs. A huit ans, il avait construit avec de la terre glaise et des cure-dents le Colisée et la Cloaca maxima, travail qui fut retenu pour le Musée du lycée Montaigne.

C'est en 1921 que commencent nos rapports, et le premier des billets que je retrouve le peint déjà tout entier.

Paris, 26 juillet 1922.

Si tu savais comme cela me fait du bien lorsque je sors de mon travail ou lorsque j'agite des pensées troublées (car je ne suis pas toujours en paix intérieure comme les étudiants du 104) de rencontrer une de ces silhouettes rapides de gamins en bras de chemise, avec des bretelles à moitié déboutonnées, mais avec ce regard angélique extraordinaire qui reflète le ciel sur la terre [...].

J'ai vu, dans ta lettre d'il y a un mois, que le goût de la nature « était un lien de plus pour nous rapprocher », et j'en suis heureux, car les goûts semblables sont comme le parfum de deux fleurs cueillies sur le même arbre.

En effet, nous sommes si émus devant les manifestations des dons de Dieu, qui sont toujours nouvelles dans leur immuable conception, que c'est un besoin tout naturel de sentir quelqu'un près de soi qui partage vos idées et qui profite avec vous du spectacle que Dieu donne.

On a besoin de s'épancher; c'est trop beau pour regarder seul, il faut se le dire, s'en parler, vérifier l'un sur l'autre que la vision vous a touché et simplement se sentir deux.

Or nous nous sentons deux, et c'est beaucoup; je dirai même que cela suffit, et je te quitte cordialement en t'assurant que je prie chaque soir pour toi [1].

C'est vers ce temps-là que Robert Garric lançait les Équipes sociales. Si les Équipes sociales se multiplièrent si rapidement à Paris, c'est que leur fondateur avait su donner une forme aux aspirations de la jeunesse des écoles que lassait la routine des cercles et des patronages. Mais nul n'était plus que Lambry prédestiné à ce genre de donation. Avant la lettre, il avait créé une Équipe, où il était lui-même toute la partie dirigeante. Un secret attrait l'avait conduit vers ces terrains vagues des fortifications et de la zone qui ne sont ni de la ville, ni de la campagne, ni du faubourg — lieux qui ne sont ni civils, ni militaires, ni chrétiens, ni beaux, ni laids : vague est le mot qui de toute façon leur convient. Ce désert surpeuplé était destiné dans le principe à protéger Paris assiégé contre l'ennemi. En vérité, il protège Paris pacifique contre l'égoïsme et la sécheresse de cœur : car on y trouve tous les appels de la misère.

Lambry se promenait donc sur ces terres mystérieuses comme Don Quichotte en Andalousie, avec son chapeau à large bord, sa cravate artiste, son immense carton. Sa silhouette était l'élément le plus pittoresque de cet affreux paysage et le seul qu'il ne songea jamais à fixer : elle était toute en angles et en longueurs, mais

1. Presles, 22 août 1922.

ces longueurs, avons-nous dit, étaient des longueurs gracieuses, ces angles étaient des angles accueillants. Lambry campait en un lieu choisi afin de peindre un coin de zone. Était-ce bien pour peindre ? Dieu seul le sait. Ce qui est sûr, c'est qu'il était vite entouré de ces être grouillants et sales, mal peignés, mal ficelés, mal parlants, sans beauté sauf en ces points mystiques qu'on appelle des yeux, délicieuse mixture d'ange et de démon : ces gosses qu'il a tant aimés.

Ces « gosses » avaient appris à le connaître. Ils témoignaient leur reconnaissance en rendant des services. C'était à qui irait à une borne-fontaine pour lui rapporter un gobelet, trop souvent vide à cause du zèle des coureurs, à qui lui porterait ses pinceaux, à qui fixerait son chevalet, mystérieux trépied de cette pythie. Et, tout en peignant, tout en contemplant son sujet, Lambry racontait. Il racontait si bien que j'ai souvent cherché à lui ravir son secret. Je me rappelle certaine histoire du capitaine Pamphile entendue à la cité Jeanne-d'Arc : elle m'avait tellement enchanté que, retrouvant Lambry seul à seul, je lui avais demandé comment le bon capitaine allait pouvoir se sauver du naufrage où il avait fallu le laisser. Il avait bien ri, parce qu'il ne le savait pas plus que moi, l'avenir du capitaine Pamphile. C'est sur l'heure qu'il inventait les péripéties en se réglant sur la curiosité de ses petits auditeurs qu'il fallait tout à la fois (et c'était bien le secret de son dire) satisfaire et ne pas satisfaire. Cet art de donner toujours soif à l'attention, de l'assouvir dans le moment même où on lui ôte, il le possédait au plus haut point pour cette petite sphère enfantine. Je voudrais vous faire voir ces grappes d'enfants suspendus à ses lèvres doucement rieuses, à ses yeux étonnés ou épouvantés, à sa petite voix fluette, mais qui savait prendre des accents terribles : on pouvait comprendre par cette avidité enfantine quelle étrange passion est le désir de savoir.

Ce n'est que par occasion, par une sorte de surcroît, par un nécessaire écoulement de lui-même que Lambry se faisait conteur. *Sa partie propre, c'était le dessin, c'était l'éducation de l'âme* par l'éducation de l'œil, car il avait compris de bonne heure que tout se tient dans la machine humaine. Celui qui sait regarder sait vouloir, celui qui sait vouloir, il peut aimer.

> Quand on sait regarder et souffrir, on sait tout.
> Dans une mort d'insecte, on voit tous les désastres.
> Un rond d'azur suffit pour voir passer les astres.

Les petits qu'instruisait Lambry ne savaient pas encore souffrir, mais lui qui avait déjà souffert le savait pour eux et le charme de la parole humaine puisé de l'épreuve était sur ses lèvres.

Ce qui était admirable dans ces débuts des Équipes, c'était la simplicité avec laquelle chacun racontait ses tentatives et ses déconvenues, ses efforts et ses échecs. Car Garric ne s'était pas borné à mettre l'accent sur la méthode, mais pour bannir l'esprit de système qui aurait pu corrompre la méthode elle-même, il avait voulu que la méthode s'enfantât sans cesse. C'était le sens de cette formule si souvent imprimée dans ses bulletins : il faut croire à ce que l'on fait, c'était le sens de cet appel au dieu intérieur qui est l'enthousiasme, le sens aussi de ce paradoxe qui unissait l'audace avec l'humilité : à coups d'erreur. Lambry, qui avait horreur du convenu, avait trouvé dans le feu des Équipes le je ne sais quoi qui lui était nécessaire pour s'épanouir, et il trouvait ses procédés par la pratique même comme Napoléon inventait la stratégie en faisant la guerre, ou mieux comme il inventait les catastrophes de ses histoires merveilleuses en se laissant naïvement guider par les questions de ses petits arbitres.

Mais les Équipes n'étaient pas seulement une école où l'on apprenait à apprendre et où l'on aimait à aimer. C'était aussi une petite communauté chrétienne. La flamme qui allumait tous ses dévouements avait été prise à la veilleuse des autels. Chez Lambry, la vie des Équipes ne se borna pas à lui faire expérimenter la charité. Elle éveilla en lui une autre vocation, celle du sacerdoce. Pour le comprendre, il faut savoir avec quelle ardeur il s'était donné aux jeunes.

Une lettre adressée à un ami en 1923 va nous le dire.

Un petit gosse passe dans la rue, se rendant à l'école; ses joues sont rouges parce qu'il a couru, mais sa mine est ouverte, et comme tous les gamins il a l'air heureux; son tablier noir est troué aux coudes et ses chaussettes sont retombées sur ses bottines pendant sa course.

Il est passé sans rien voir ni sans rien sentir ; sans même (suivant le fil de ses rêves d'enfant) se douter que j'étais là; cependant moi, sans rien dire, en pensant à Dieu qui fait si bien les choses, j'ai aimé ce gosse qui passait.

J'ai aimé cette flamme immortelle qui brille derrière cette petite tête naïve, là où seule une âme peut pénétrer.

Eh bien, cela a suffi pour qu'un contact se produise, invisible, inconnu de tous sauf de Dieu; contact qui a accru ma réserve de bonheur, car aimer pour Dieu est toujours doux ; contact qui a peut-être été une prière pour ce petit ouvrier qui passait.

Un homme malheureux, ivrogne peut-être, passe dans la rue : ce sera plus dur à l'aimer — aimons-le tout de même ; sourions-lui avec notre âme, comme tout à l'heure nous avons souri au garçon qui allait à l'école.

Qui sait si ce sourire ne fera pas de grandes choses ?

Tu passes à côté d'une personne et tu ne fais rien; le résultat est sûrement nul.

Tu passes à côté de quelqu'un et, l'air bienveillant, tu lui souris, avec amour, dans le Christ; cette personne-là rentrera peut-être en elle-même par le simple effet de ce contact; mais quand bien même il n'en serait rien, le fait seul de l'avoir aimé attirerait les grâces de Dieu sur toi.

Donc rien n'est à dédaigner, il faut être prévenant et bienveillant [...].

Je me suis davantage donné aux petits des faubourgs, sachant que c'était là ma vocation actuelle, et le comprenant mieux chaque jour ; je me sens de plus en plus attiré vers eux, je vois mieux en eux l'image de l'enfant de Nazareth; je sens mieux que quand je prends dans la mienne la petite main d'un pauvre apprenti, c'est au Christ que je la donne. Aussi, loin de la discussion que je laisse à d'autres, mes journées sont un effort vers l'exemple et la prière humble auprès des gosses. Je leur consacre maintenant le dimanche, le jeudi, et quelques heures de semaine [...].

Celui qui ne passe plus devant une sortie d'école sans sentir son cœur attiré par les gamins qui s'en échappent, ou devant un coin infect de la zone sans se sentir poussé à tout prix à tendre les deux mains aux petits forains sales qui y grouillent, celui-là a appris quelque chose.

Celui qui ne peut rencontrer un gamin pauvre dans la rue sans chercher à vivre un peu de sa vie de tous les jours découvre encore un côté de l'âme dont il ignorait l'existence et l'éclat.

Enfin, celui qui a gagné la confiance des petits, celui à qui la marmaille aime à donner la main, celui qu'on vient trouver pour lui dire à l'oreille des choses toutes simples, toutes bêtes; en apparence, celui-là a découvert de véritables trésors en réalité et, de découverte en découverte, s'approche d'un but infiniment plus élevé que celui où il aurait pu prétendre sans eux.

Quand on a donné un peu de soin dans cette œuvre, on est incapable de ne pas donner davantage, car on ne peut résister à l'appel angoissé des faubourgs.

Celui qui, penché sur le gouffre, y sent palpiter des âmes encore naïves aurait un cœur de pierre s'il ne se sentait pas responsable d'une tâche d'amour.

Donc Lambry entra au séminaire d'Issy en octobre 1924. On peut deviner qu'il se donna de toutes ses forces, de tout son cœur, de tout son esprit aux exercices

de cette Maison et qu'il préféra s'épuiser plutôt que de se plaindre. Il ne pouvait pas se ménager dans ce qu'il entreprenait. C'était un besoin de sa nature impétueuse d'aller toujours au-delà de ce qui était simplement requis. Cette vie d'étudiant, d'artiste et d'équipier, où les journées se terminaient parfois après minuit, avait diminué le capital de ses forces. La flamme intérieure consume. Se donner, cela rajeunit l'âme; mais cela use le corps.

Lambry fut atteint en février 1925 d'un lésion au poumon gauche et il dut quitter le séminaire le mois suivant, n'ayant achevé qu'un trimestre. Il avait donné entière satisfaction à ses maîtres pour la piété autant que pour le zèle. Un sage directeur avait pourtant noté qu'il était « très optimiste (beaucoup trop au sujet de sa santé), qu'il était aussi plus ingénieux qu'intellectuel ». On regrette qu'il n'ait pas également signalé dans cette appréciation l'élégance que Lambry portait en tout et qui se laisse mal définir par le seul mot d' « ingéniosité ». Lambry était ingénieux, mais il était bien autre chose.

En 1925, Lambry se réfugie à Enval. Il passe 1925 et le début de 1926 à Saint-Amans-Tallende, dans le Puy-de-Dôme. A la fin de son séjour, au cours d'une promenade en auto, il reprend froid; nouvelle rechute. Il part pour Voiron jusqu'en août 1927; puis, après un court séjour à Presles, chez ses parents, il ira à Montmélian.

Le 25 septembre 1927, il entre comme secrétaire à l'œuvre apostolique de Montmélian, à laquelle il se donne, comme toujours, de toute son âme. On ne saurait dire l'attachement qu'il garda toujours à cette œuvre de Montmélian et à son directeur, l'abbé Chagny. Il vivait à Montmélian par la pensée, par la prière, par l'aumône, payant la pension d'un ou deux apostoliques, alors même qu'il n'avait point assez pour lui-même,

s'offrant pour ces jeunes gens qui accompliraient ce qu'il avait rêvé.

Le flambeau qui s'éteint dans mes mains, c'est à eux que je le passe. Qu'ils me pardonnent de n'avoir pas su toujours leur donner l'exemple, mais qu'ils retiennent au moins ceci, c'est que leur vie n'aura de valeur que dans la mesure où ils répondront sans aucun recul à l'appel de Jésus par l'accomplissement joyeux, mais qui coûte, des plus petits détails du règlement quotidien. Devant la mort, il n'y a plus que cela qui reste, et l'on est étonné de l'avoir si peu réalisé.

Lambry était-il à Voiron ou à Montmélian, je ne sais, quand un professeur du séminaire d'Aix-en-Provence lui parla de cet établissement. Il comporte une section, où un règlement adouci s'accommode aux santés frêles. Ce fut pour Lambry une indication. Ayant pris la soutane à Issy le 1er novembre 1928, il s'en vint au séminaire d'Aix à la fin de décembre. Il devait y demeurer jusqu'au 25 avril 1929.

Nous sommes fort bien renseignés sur ces six mois de Provence. Robert fit une grande impression sur ceux qui le regardèrent vivre et qui avaient tout le temps de l'observer.

Au séminaire d'Aix, Lambry s'élança vers Dieu et vers l'autel avec sa fougue ordinaire : il lui tardait d'arriver au but.

Tonsuré à la Passion, dans deux mois à peine, je pourrai sans doute voir pendant les grandes vacances le traité qui me permettrait de recevoir en 1930 tous les ordres mineurs.

Et en 1931, je serai prêtre.

Enfin arrive le jour si désiré de la tonsure.

La tonsure a été pour moi une grande joie et une grande lumière qui m'a permis de faire aussi absolu-

ment que possible ma consécration avec tout ce qu'elle conmporte de détachement du monde et d'attachement à Jésus.

Mais Lambry ne put continuer à monter vers son rêve. Un implacable mal réapparut et le contraignit à quitter le séminaire d'Aix. Ses confrères le virent partir avec des larmes : ce n'était pas un séminariste commun. Il avait séduit les cœurs.

Un petit coin obscur où il soit « inconnu et caché du monde » et où il puisse mourir en paix, voilà maintenant tout ce que désirait Robert Lambry en ce triste mois de septembre, qui le rendit à la vie laïque. Vraiment, c'était le point extrême du sacrifice. Dieu avait éprouvé sa foi. Elle était d'acier. Il ménagea de nouveaux éléments qu'aucun des amis de Lambry n'aurait pu concevoir.

Six mois après cette agonie de septembre, Lambry était marié et il fondait un foyer.

En septembre 1929, Lambry rencontrait à Annecy celle qu'il devait s'unir : c'était la sœur de son plus intime compagnon, de celui avec lequel il dirigeait depuis longtemps un cours de dessin et d'aquarelle. Que se passa-t-il ? Comment l'espérance, et une indicible espérance, jaillit-elle du fond de ses ténèbres ? Comment l'impossible lui apparut-il d'abord comme possible, puis comme probable, puis comme certain ? Comment le rameau de la vie et de l'amour vint-il fleurir sur cette terre desséchée, qu'était son pauvre corps malade ? Comment l'idéal d'une vie consacrée, quatre fois brisé dans ses mains, ressuscita-t-il sous une forme nouvelle et en apparence contraire ? Comment Lambry put-il accorder toutes ses aspirations d'homme, de malade, de père et d'apôtre ? Comment les promesses de sa tonsure (*Dominus pars calicis mei*) allaient-elles s'accomplir entre trois berceaux ? Tout cela est bien difficile à raconter avec des mots, et on s'expose à n'être point entendu de ceux qui ne connaissent que les cas normaux.

Ce que je puis dire, c'est que l'âme très pure de Lambry ne se serait jamais attachée à une autre âme, si dans sa modestie, il ne l'avait jugée meilleure. La courbe d'existence déjà vécue par celle qui lui permit de l'aimer ressemblait assez à la sienne pour qu'elle pût enfin s'y confondre, comme les deux branches d'un collier, ayant accompli leur demi-cercle, s'unissent autour du bijou qu'elles soutiennent. Il faut noter aussi que cette jeune fille avait une santé robuste et un splendide courage, et qu'elle avait le désir, puisque toute autre voie lui était fermée par les circonstances, de se consacrer au service d'un membre souffrant de Jésus-Christ.

Lambry, quand il connut cette étrange coïncidence, ne consulta nullement ses souhaits. Il établit les pièces de l'affaire comme s'il s'agissait d'un procès, et il remit le dossier à son directeur de conscience en lui laissant le soin de décider. Le directeur approuva la fondation de ce nouveau foyer. Lambry reconnut clairement la volonté de Dieu dans cette voie nouvelle.

J'ai appris au cours de mes années d'épreuve la « joie de souffrir » et je ne regrette rien. Je bénis plutôt la divine Providence de m'avoir mûri au feu qui seul transforme vraiment une âme et qui est chauffé au bois de la croix.

D'ailleurs, toute vie, si compliquée en apparence que soit son histoire, a cela d'obligatoire qu'elle a un sens d'autant plus intelligible qu'elle est plus abandonnée à la conduite divine.

J'ignorais tout de l'équilibre vers lequel je tendais, mais je sentais que le bon Dieu et notre Mère Marie dirigeaient ma barque vers un port tranquille [...]

Chaque âme porte sa mission en soi, et à certaines heures où l'âme est plus dégagée de sa chair, elle grille d'envie de suivre une mission choisie parmi les plus hau-

tes. Cela n'est pas logique : toutes les missions se valent si Dieu le veut. Le tout est de ne pas s'enquérir de celle des autres au point de les envier humainement, mais de recevoir avec amour le petit coin de champ dans lequel le bon Dieu désire nous voir travailler, et, sans en dépasser les bornes, de le cultiver avec zèle.

Pendant ce noviciat du mariage, il se préparait à toutes les parties de son devoir futur. Lisons encore :

Il est évident que l'ordre normal est que le mari soit un peu le directeur spirituel de son épouse; cela ne peut pas toujours se faire, hélas ! mais j'étudie à fond toutes les questions qui y préparent et je serai en mesure de prendre facilement une telle responsabilité pour les questions secondaires.

La possession de tout son être par la volonté énergique qui va droit au but dans l'accomplissement simple mais ferme du devoir quotidien est l'essence de toute vie féconde. Seul, cela est dur : c'est même une souffrance difficilement supportable. A deux, cela est très facile, car l'amour rend tout commode.

Ce sacrement est tellement éternel qu'il nous semble, non seulement que nous ne ferons toujours qu'un dans la suite future des siècles, mais qu'il nous semble encore que nous nous sommes toujours connus dans le passé, parce que, depuis avant la création du monde, Dieu avait déjà la pensée de nous unir.

Ainsi, il n'y a qu'à bien simplement s'en rapporter au ciel et continuer comme nous avons commencé, c'est-à-dire en restant le plus « petits enfants » possible.

Je n'ai pas aperçu Lambry le jour de son mariage. Il l'étant trompé de samedi, je ne trouvai qu'une église vide, un bedeau sévère et aucun apprêt. Ainsi les hasards de la vie nous séparèrent de 1923 à 1933. Je revis Lambry au sanatorium d'Enval : dix ans avaient donc passé depuis notre dernière rencontre, dix ans où tenait le drame de sa vie : le séminaire, la maladie, le mariage et de nouveau la maladie. Ce que j'admirais chez lui,

c'est le courage avec lequel il avait affronté la vie : trois enfants étaient nés et il en espérait un quatrième. Il vivait vraiment au jour le jour, n'ayant pas de provision, ne faisant point ces provisions de l'esprit qu'on appelle les prévisions. Il était séparé de sa femme et de ses enfants, il n'était pas assuré de vivre, malgré cela tranquille, beaucoup plus serein qu'au temps de sa belle santé, et en travail de perpétuel abandon. Et il trouvait cet état extrêmement simple, presque normal.

Il était entré dans le mariage avec l'espérance d'une longue vie sans doute, mais aussi avec l'idée de sa disparition.

Lambry, donc, pourrait servir de modèle à beaucoup. D'abord à tous ceux qui voudraient voir le temps se dérouler devant eux, comme on voit l'espace du haut d'une colline, à ceux qui se détournent du problème de la mort, à ceux qui veulent s'aveugler et qui ne parlent jamais de ce qui sera. Je crois que le christianisme est la seule doctrine qui ait pu apprendre aux hommes à parler de leur mort avec une vraie sérénité : il y a bien du théâtre dans l'attitude des stoïciens. La triste croissance des probabilités de sa fin ne surprenait pas Lambry : elle ne diminuait ni son courage, ni son calme; elle ne l'empêchait pas d'être un grand vivant, de fonder et d'entreprendre. Établi et comme suspendu entre la terre et le ciel, penché sur l'avenir immédiat, et tout prêt à être surpris, il était sûr d'être plus utile aux siens le jour où, délivré de la chair et de son écran, il disposerait pour ceux qu'il aimait de la puissance de Dieu.

Les lettres qu'il écrivait de son lit de souffrances envisageaient froidement sa fin : je crois que le lecteur m'excusera d'en citer ces passages : lucidité, lumière, résignation, paix souveraine, esprit d'enfance, toutes ses vertus aimées et habituelles y transparaissent.

En résumé, je ne quitte pas mon lit, je ne puis travailler, et pour comble de misère mes forces ne s'en

vont pas. Si bien que cela peut durer interminablement.

Mais cette situation est privilégiée, car elle permet à mon orgueil d'être surcompressé, ce qui ne lui fait pas de mal. J'ose espérer d'autre part qu'elle n'est pas inutile, unie aux épreuves d'âmes beaucoup plus vaillantes que la mienne et surtout aux mérites de Jésus et de Marie, et qu'elle peut ainsi, malgré ma faiblesse et mon sale caractère (car je ne suis pas commode quand je suis malade), faire figure de rançons pour certaines âmes non immaculées, dont la mienne.

Vue sous cet angle, ma déchéance offre un visage plus souriant, et pour rien au monde je ne voudrais changer d'état, si le bon Dieu me préfère où je suis.

Ceci vous permet de saisir dans quel sens je désire que l'on prie pour moi : dans celui de la volonté divine, qui ne peut qu'être en même temps mon bien, véritable « sens unique » de la vie chrétienne.

Les derniers jours de sa vie, n'eurent plus pour témoin que son épouse. Nous avons osé lui demander de vaincre sa douleur pour nous dire comment Robert passa les moments qui précédèrent son éternité.

C'est avec un recueillement plus parfait et dans une certaine solitude qu'il faudrait lire ce témoignage qui n'a pas été écrit pour être lu. Ainsi, l'attention profonde qui est une prière déjà, rachèterait toute indélicatesse.

Ce que j'ai profondément admiré en ces quatre années à peine de mariage, ce fut sa vie intérieure déjà par elle-même cachée et qu'il cachait le plus possible, mais qui transparaissait, cette égalité d'humeur qui jamais ne se démentit un instant; ce qui n'était pas faiblesse : on sentait ses convictions parfaitement établies, son respect des secrets des autres, de leurs idées, de leurs croyances, et cette charité exquise et absolument parfaite. Pour lui la charité devait passer avant tout. Il ne fit du reste jamais de peine à personne et il était toujours prêt à se sacrifier pour être charitable. Son humilité et son dépouillement volontaire étaient d'un rare degré. Il ne possédait rien.

Dès qu'il n'avait plus absolument besoin d'une chose, il la donnait ; des boîtes d'aquarelles, des craies d'art, des aquarelles, des dessins, des livres, il se dépouillait de tout.

Il ne se plaignait jamais et ne demandait jamais rien, il fallait deviner ses désirs, encore s'ingéniait-il à n'en pas avoir ou s'en excusait-il, et se disait « difficile ».

Il était simple, parfaitement simple, il était vraiment arrivé à ressembler à un petit enfant par cette simplicité et cet abandon total à la volonté de Dieu, se confiant en tout à la Sainte Vierge.

*Les sources où il puisait, sur sa table de chevet, étaient toujours l'*Imitation, *les commentaires des Évangiles, et assez souvent la Bible.*

Son chapelet, il le dit jusqu'au jour de sa mort. Ce jour-là ses lèvres n'ont pu le réciter [...].

Les derniers jours de Robert ont été empreints d'une humilité, d'un effacement de lui-même, d'un dépouillement de lui-même et surtout d'un absolu et total abandon à la volonté de Dieu, cela avec une perfection de plus en plus grande.

Ses souffrances étaient continuelles — jour et nuit. Ne pouvant plus s'alimenter, car il étouffait, il respirait donc de plus en plus difficilement, aussi ne pouvait-il presque plus parler. Tout lui était souffrance. Il me dit un jour : « Personne ne saura jamais ce que je souffre. »

Il travaillait encore jusqu'à la veille de sa mort à des illustrations de livres : les dessins d'un livre d'initiation sur la France, une sorte de « France au ralenti », comme il intitulait ce livre projeté. Quelques heures avant sa mort, il donnait encore les dernières retouches à ces illustrations. Pour cela comme pour le reste, il s'en remettait à Dieu : « Je ne veux pas parler de ces illustrations avant d'en avoir fait douze, — si j'arrive à ce nombre, c'est que Dieu me donnera peut-être le temps de les achever. » Je lui disais : « Vois-tu, tu vas pouvoir les terminer », et il me répondit : « Attends ! attends ! » Il n'a pu les achever.

Il rangea tous ses documents, prépara tout ce qui aurait à paraître après sa mort, il détruisit alors une nouvelle qu'il avait écrite auparavant parce que l'intrigue

reposait sur un petit mensonge : « Il vaut mieux pas, dit-il, on ne doit jamais mentir. »

Le dimanche 4 mars, la respiration devient de plus en plus difficile, les aliments et l'eau même passent difficilement. Le lundi matin nous rappelons le docteur.

Robert me demande alors : « Tu demanderas bien au docteur si j'en ai encore pour longtemps ou non, et tu me diras exactement ce qu'il t'aura dit. »

Le docteur arrive vers 18 heures, le lendemain, lundi 5. Je lui pose donc la question. En remontant près de Robert, qui pourtant avait hâte de connaître le verdict, il eut le courage de me dire : « Occupe-toi des enfants d'abord, tu m'arrangeras après. »

Je revins donc près de lui, dès que les enfants furent couchés. Il me dit : « Et alors ? » Je lui avouai donc la vérité : « Le docteur a dit que ce serait très, très rapide, ton poumon droit est en évolution ; l'enveloppe corticale est atteinte. »

Robert : « Quel soulagement ! Je te demande pardon, mais je souffre tant. Ce sera dur, très dur pour toi, mais je serai toujours avec toi[2]*. »*

JEAN GUITTON.

2. Ceux qui désirent connaître plus à fond l'âme chrétienne de Robert Lambry peuvent lire : *La Vie et l'Esprit de Robert Lambry*, par Jean Guitton, aux Éditions de la Revue Montalembert, 104, rue de Vaugirard, Paris, 1937. On retrouvera ses idées pédagogiques dans son ouvrage : *Le Dessin chez les Petits*, aux Éditions du Cerf.

Élise Cestac, fondatrice des Servantes de Marie

La vie d'Élise Cestac, coopératrice de son frère dans ses œuvres de fondation pour les orphelines et les filles abandonnées dans le diocèse de Bayonne, est une courte vie sacrifiée, un sacrifice quotidien.

L'homme qui fonde, surtout pour des femmes, a toujours besoin des femmes, non seulement pour les multiples emplois que la nécessité fera vite naître; mais quand rien n'est encore né, quand la grâce frappe à la porte par coups discrets ou insistants comme l'officieux qui, de jour ou de nuit vient solliciter pour un pauvre ou un malade, il faut que le prêtre ait sous la main, tout près du cœur, l'aide nécessaire qui le comprenne à demi-mot, partage avec lui la divination des recours enveloppés de la grâce; division du travail si l'on veut.

Pourquoi s'en étonner? Marie fut la femme qui fonda l'Église avec le Christ. Nos foyers humains sont faits à deux. Mais dans l'histoire que j'ai à conter ce qui est tout particulier, c'est que les deux ouvriers appelés par le Ciel à une nouvelle création étaient un grand frère et une petite sœur, qui s'aimaient tendrement avant d'être marqués au front pour œuvrer ensemble, qui continuèrent à s'aimer ensuite; mais ce lien de chair devint — et ce fut là le grand supplice d'Élise, — un cilice immatériel qui mit son cœur à vif.

On citera l'exemple de saint Benoît et sainte Scholas-

tique. Avec l'éloignement poétique d'un âge très reculé, le tableau bien connu de l'orage venant au secours de la tendre abbesse pour fléchir, par la permission du ciel, les rigueurs de l'abbé qui n'est pas bien sûr d'être aux affaires de son Père s'il cède aux instances affectueuses d'une sœur dont il s'est dépouillé comme du reste, ne laisse plus place pour l'imagination aux ombres portées par l'angoisse : celle d'une suppliante qui craint d'être rebutée, d'un cœur subitement effondré dans la fragilité qui gémit d'être incompris. L'histoire finit bien en somme, nous laisse pleins d'onction.

Ici on voit plutôt la croix et il faut deviner l'onction. Louis, le grand frère, est parrain d'Élise qui a toujours la plus grande admiration pour lui. Elle avait une semaine d'années quand il est parti au séminaire. Enfant pétulante, primesautière, dansante pourrait-on dire, entièrement sincère en tout cas, elle a tous les traits d'une Espagnole, de la plus brune Espagnole qu'on puisse imaginer avec le tempérament ardent, brûlant et simple à la fois, tout d'un geste qui est un saut... Sa grand'mère est espagnole. Son père, un chirurgien retraité, qui s'est engagé jadis comme mousse pour courir l'aventure et en a gardé un aspect un peu distant, ne manque point dans chaque lettre qu'il échange avec le futur prêtre de lui conter les gentillesses de sa petite sœur et filleule. La petite d'ailleurs, dicte souvent ses commissions; elle a sept ans, mais sait bien ce qu'elle veut. Elle se fait relire et approuve : « C'est bien et c'est assez. »

A chaque retour à la maison, c'est une fête. On ira se promener avec Louis. On chantera avec lui les belles chansons basques. On aura le cœur tout épanoui dans la foi que prêche si bien déjà ce frère si sérieux et si mortifié, mais qui ne peut regarder sa sœur sans sourire.

C'est ainsi qu'Élise croît, devient jeune fille et jeune fille très sage dans cet intérieur bien pensant dont la principale joie est d'attendre les grandes choses qu'on pressent d'un fils et d'un frère si pieux dont on n'a jamais entendu dire que du bien partout où il a passé; mais pas par lui, c'est l'humilité même.... Songe-t-elle à se faire religieuse? Il ne paraît point. Elle a même probablement éprouvé le plaisir de se parer d'une étoffe plus vive et plus seyante, de rire et s'agiter sans penser à mal avec quelques compagnes. Mais l'important pour elle c'est d'être approuvée par son frère dont le lien de filiation spirituelle avec elle, consacré par l'Église, n'est pas inerte, elle ne l'entend pas ainsi. Pourquoi quand elle songe, comme tout le monde, à ce qu'elle fera dans la vie, ne pas prendre conseil de lui? Pourquoi ne pas se faire diriger par lui?

Les premières lettres de direction qui aient été conservées datent de cette période de séparation de quatre années, quand le jeune prêtre de vingt-six ans était professeur au séminaire de Larressore et dirigeait sa sœur de seize ans. L'accord s'était fait sans doute peu avant, dans quelque promenade, quelque prière en commun dans une église. Il avait promis des lettres en abondance. Il s'excuse. Il lui demande avec gravité ou elle en est et s'offre tout « à son service ».

Les difficultés d'Élise proviennent de son tempérament passionné qui souffre du partage. Tant que le cœur attiré à l'immolation n'a pas renoncé au monde, les moindres entraînements provoquent de terribles découragements, des désespoirs, des hontes. Elle a été invitée à la noce d'un amie, c'était à elle d'ouvrir le bal... elle l'a ouvert... elle tournait encore qu'un remords passionné a empoisonné l'attrait secret qui se cachait peut-être sous le motif légitime. Elle n'ose pas en faire

directement l'aveu à son frère et directeur. Elle ruse en lui envoyant son journal où tout est relaté. Le grand frère paternellement éclaire sa conscience qui à l'occasion n'a pas choisi avec assez de paix, mais dans le trouble et reste troublée. Il valait mieux ne pas danser. Malgré la fermeté, la netteté de son gouvernement, dès lors sans doute il mesure toute la difficulté de l'exercer sur un cœur qui lui reste si attaché, trop naturellement attaché peut-être. Au moins le joint d'équilibre est bien difficile à saisir... Dans ces relations, en général, entre père et fille spirituels, quelque attrait d'âme n'est-il pas nécessaire pourtant ? Certains maîtres s'en préoccupent en toute simplicité, avant d'accepter une pareille charge... Tout est affaire de prudence, de raison pratique : la purification du cœur, nécessaire pour la vue de Dieu est l'affaire de la grâce. Faut-il brûler, détruire, consumer avant qu'elle l'exige ?... avant l'heure ?... Le caractère très sérieux de Louis Cestac l'empêchera en tout cas de reculer devant des sacrifices qui lui seront probablement très durs à lui aussi — avec une forme qui paraît moins sensible. Il a qualifié certaines plaintes intérieures au début de « jérémiades » sans penser à mal. Élise sera longue à s'en remettre.

Pour l'instant la jeune fille apaisée s'épanouit dans la tendresse, heureuse d'être écoutée.

> Tu ne saurais croire le plaisir que j'éprouve en t'écrivant... Je sais que tout ce qui me concerne t'intéresse vivement. Je ne te demande pas de me répondre, car tu sais combien et combien je le désire...
>
> Je t'envoie trois baisers pour les trois jours écoulés depuis mon départ. Penses-tu quelquefois à moi ? Si tu savais combien je t'aime ! Le crois-tu au moins ?

Elle a été gravement malade. Elle a pris des résolutions qu'elle a tenues. Sa vie s'écoule enserrée dans un

« petit règlement » qui l'amène ainsi jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, heureuse de se dévouer dans des œuvres de paroisse, heureuse aussi parce que le premier vicaire de cette paroisse est depuis cinq ans son frère bien-aimé.

*
* *

Et il va s'y passer bientôt des choses extraordinaires dans cette paroisse sous la poussée de la grâce, maniée par l'éternelle Donneuse de grâce, qui a fait de Louis Cestac un de ses fils de prédilection. Il est difficile de dire sous quelle forme théologique précise s'est établi ce commerce avec la Sainte Vierge. Les notes du serviteur de Dieu témoignent à chaque instant de véritables inspirations qui touchent à l'esprit prophétique. Les épreuves, les débuts dans une extrême pauvreté, (à lui la Sainte Vierge *interdisait* de tendre la main) entremêlées de réussites miraculeuses donnent bien à reconnaître la main qui fonda, par ce serviteur tout dévoué et sa sœur Élise, cette servante toute immolée, la congrégation des Servantes de Marie.

Peu après son arrivée dans la paroisse, le jeune vicaire est sollicité par la misère de l'enfance abandonnée; la plus fragile — les filles. Il se promène souvent dans les quartiers pauvres de Bayonne, où il commence à être bien connu et quand il voit flâner dans la rue, leur panier au bras, pleins de copeaux ramassés dans les champs, ou d'os trouvés dans la campagne ces pauvres petites, effrontées et malpropres, livrées à elles-mêmes, obligées de penser à leur subsistance, il souffre et ne peut se résigner à rester sans rien faire pour elles. « Il sent une secrète et divine inspiration de leur venir en aide. » Tous les sages

étaient contre lui. Plusieurs essais avaient avorté. Mais ces orphelines étaient déjà dénommées dans son esprit les orphelines de Marie; et trouvé le local tant bien que mal, (une pauvre cuisine) n'était-ce pas tout le reste et le suffisant que l'aide d'Élise, pleine de gaîté et d'enthousiasme pour arrêter l'uniforme de futures pensionnaires, acheter les étoffes, et confectionner les habits ?

Le jour venu le Bon Père commence sa « cueillette ». C'est Élise qui débarbouillera, vêtira, installera. Elle est cependant retenue chez ses parents, son père infirme, et ne prend pas la direction de cette maison confiée à une personne dévouée moyennant rétribution. D'autres jeunes filles de la ville s'occupent aussi de l'œuvre, dont Mlle Gracieuse Bodin qui devait devenir première Supérieure Générale.

Grâce à une vacance providentielle et l'aide de Marie, l'orphelinat s'installe enfin avec ses quatorze sujets au « Grand Paradis » un établissement plus grand que la pauvre cuisine de la fondation et la première directrice se retire. Alors seulement, après avoir beaucoup prié, Élise et son frère sentent qu'il plaît à Dieu que la jeune fille quitte la maison paternelle pour se consacrer aux orphelins. Elle n'a fait aucun vœu; il n'en est pas question encore. Toutefois tout la désigne pour prendre la direction d'une œuvre qu'elle a menée tout de suite avec autorité, à la surprise des petites qui avaient l'habitude de la voir enjouée et familière et sentent maintenant un véritable commandement, un visage qu'elle se compose grave avec ce souci bien sincère et parfois poussé au scrupule de faire pour le mieux. La voilà élue par les maîtresses, approuvée par l'évêque sous le nom de Sœur Marie-Madeleine, lourde tâche... Dans un orphelinat qui recrute parfois dans la prison, il est des sujets indomp-

tables qui font révolution dans la maison. Il lui faudra beaucoup de patience, de présence d'esprit même pour se tirer de toutes les situations. La vie souffrante d'Élise (sa santé n'a jamais été brillante) commence vraiment et dans la plus extrême pauvreté.

Il faut lire dans le livre qui lui a été consacré par M. le chanoine Bordarrampé, les détails précis de ce dénûment. A l'orphelinat, on ne mangeait que de la méture (pain de farine de maïs). Le Bon Père en mangeait lui-même et ne le trouvait pas mauvais... il ne se pressait pas d'en faire faire de meilleur malgré la grève de la faim de quelques orphelines. Élise avait la plus grande peine à l'avaler. « Cependant je vais me surmonter et faire tous mes efforts pour le manger comme du pâté. »

Un jour il n'y avait rien à mettre dans la soupe : « Faites toujours bouillir de l'eau » commande la mère, assez distraitement d'ailleurs. Et Dieu pourvoit au besoin par le don d'une citrouille qui arrive bien à point; humble joie pour un cœur confiant, dans cette disette quotidienne prolongée.

Une quinzaine d'années seulement lui restent à vivre et pendant tout ce temps elle aura les tourments (entre bien d'autres tourments physiques et moraux des plus raffinés) de rester rivée à cet orphelinat où son frère ne fait plus que de rares visites, et sans pouvoir le suivre, l'assister dans deux autres fondations des plus attirantes pour un cœur bien fait pour comprendre les folies de la charité. C'est le martyre de ce cœur qui est requis, utile, et non son utilisation dans un rôle actif... On sait les audaces du vénérable; sa fréquentation des mauvais quartiers où on a dû constater son zèle lui attire la confiance des rares filles tombées que la misère n'a pas entièrement assourdies.

Un jour il trouve chez lui deux jeunes visiteuses. Elles ont fui de la plus misérable prison que tolère l'indignité masculine. L'une n'y veut pas rentrer, elle cherche un conseil, un appui, elle ne sait quoi. L'autre est une camarade, une bonne fille qui ne manquera pas l'heure de la rentrée, mais que la première a convaincue facilement de l'accompagner par sympathie pour ne pas donner l'éveil. Le même glaive d'évidence qui l'a déjà percé pour sa première fondation blesse le serviteur de Dieu. Il garde les deux pauvres filles; ce jour-là même, à cette heure de l'après-midi, l'une est transportée de joie, l'autre se laisse faire. Qu'en dira la ville? Deux dévoyées, que ce jeune prêtre amène sans préparation à son orphelinat, où l'on veut précisément protéger les jeunes contre le malheur qui frappe celles-là. Il est vrai qu'il n'y aura pas mélange. Louis Cestac compte sur un grenier au-dessus de la pièce principale — sous les combles où l'on n'accède que par une échelle qu'on pose et enlève à volonté, excellente circonstance pour une bonne clôture. C'est là qu'il enferme ses pénitentes pour une retraite définitive. Gracieuse Bodin sera détachée à leur soin, — et non Élise. Ce sera cette maîtresse qui a déjà fait ses preuves qui deviendra la mère et la formatrice des nouvelles recrues; car le geste fou a eu des suites... elles seront bientôt neuf; la Vierge accélère ses grâces matérielles. Elle tente le Bon Père par un grand domaine près de la mer, qu'il acquiert sans un sou en poche, au prix d'années et d'années de soucis besogneux et de dettes... mais n'est-ce pas la part du chef? A l'extrémité du parc il y a une plaine de sable avec des pins... presque un désert, un lieu de solitude où l'âme est vidée d'un coup, comme apaisée par la contemplation naturelle des forces géantes de la création qui provoque l'autre contemplation mys-

tique. Et des pénitentes qui ont été là transportées, pour essayer un peu de culture (car il faut vivre et tout est gagné par l'effort sous la direction des premières coopératrices, toutes exceptionnellement douées et choisies par la Vierge) ont senti l'attrait... les Voix puissantes ont couvert tout retour de la voix qui accuse et ricane et pousse au désespoir. Le Bon Père toujours inspiré comprend, il permet. Et survient un âge d'or où quelques pauvres filles faibles et passionnées mettent leur bonheur à vivre jour et nuit dans des huttes de paille où la pluie d'hiver pénètre... On trouvera tous les détails dans le livre déjà cité.

Et pendant ce temps Élise n'a pas la permission de suivre... Élise n'a pas la santé, ou quoi?... Elle se le demande peut-être et souffre. Une sorte de tentation de jalousie lui vient dont elle s'accuse avec soin à celui qui reste toujours son directeur et son supérieur.

*
* *

L'ébranlement, le choc qui l'a installée dans la souffrance méritoire, la vie de victime d'ailleurs très particulière qui rend son cas si intéressant, a été donné sous une forme quasi matérielle, impossible à oublier, le jour où agréé comme supérieur de la congrégation des Servantes de Marie dont sa sœur devenait supérieure, Louis a dit à Élise qu'il ne la tutoierait plus... Aucun cœur aimant lâché, trahi par le cœur qu'il aime n'a subi pareille angoisse, à l'en rendre éperdu. Pas de blâme, mais une surprise, un regret qui dure sans mourir des années, le signe d'une nouvelle vie qui commence qu'on n'avait pas désirée, mais qu'on accepte en

toute sincérité, sans aucune onction compensatrice. Qu'il est difficile dans la vie religieuse parfois d'habiter la même vocation dans le même couvent comme frères et sœurs d'un même sang... Sainte Thérèse de Lisieux au carmel avec deux Sœurs le considérait comme la source d'une de ses plus grandes souffrances, une épreuve redoutable, au-dessus des forces humaines. Les lettres d'Élise nous renseignent et nous attendrissent sur sa capacité d'aimer et de souffrir. Témoin celle-ci qu'elle écrit au cours d'une retraite où elle retrouve la méditation uniforme de sa peine :

Je recevrai avec plaisir votre réponse si vous jugez à propos de la faire; mais ce ne sera pas sans trouble. Deux sentiments se trouvent toujours dans mon cœur quand j'attends une de vos lettres : le plaisir et la crainte; le plaisir de vous lire et la crainte de trouver l'ombre d'un reproche. S'il en est ainsi, c'est assez pour me sentir le cœur déchiré.

De tout temps j'ai été extrêmement sensible, je ne dis pas à vos reproches, vous étiez assez bon pour me les épargner, quoique j'en eusse mérité de bien amers, mais seulement à une seule observation de votre part. Qui m'eût dit alors qu'un jour viendrait où je ne dépendrais que de vous, et que ce serait de vous seul que me viendraient les reproches? Encore, je commence à le comprendre, devez-vous user de beaucoup de ménagements pour ne pas trop froisser cette sensibilité si grande que je dois nommer orgueil, quoi qu'il m'en coûte; car vos reproches sont bien rares. Oh! que les desseins de Dieu sont impénétrables! Mais puisqu'Il en a ordonné ainsi, il faut que je me brise, que j'oublie que vous étiez mon frère, ce frère que j'aimais tant et que j'ai perdu! Voilà la plaie de mon cœur, plaie qui se cicatrise parfois, mais que le moindre froissement fait saigner! Il faut pourtant que j'y vienne; Dieu demande de moi ce grand sacrifice, et, pour le faire, il faut que je meure à moi-même : c'est sur cette mort que je vais méditer. Après tout, quelques jours de souffrances, et puis le ciel où je vous retrouverai mon frère, du moins je l'espère; je ne voudrais

pas vous retrouver autre chose. Je serais tentée de ne pas vous envoyer cette lettre : je crains de m'être trop satisfaite...

Ce cœur rare s'exprime avec un rare bonheur d'expression, et sans la moindre convention... Quel littérateur n'envierait pas ce : « je ne voudrais pas vous retrouver autre chose » ? Richesses inconnues éparses dans des feuillets vieillis, dont il faut beaucoup remercier les hagiographes de nous donner la connaissance. Mais on trouvera sans doute que je m'arrête trop sur la perfection humaine, j'allais dire poétique de ce cas sentimental unique... la seule que retiendraient sans doute ceux qui ignorent le Dieu d'Élise et de Louis, ce Dieu qui ne nous impose pas le détachement pur et simple comme un bien en soi, mais qu'ils voient comme un Dieu jaloux qui ne mortifierait la tendresse d'un cœur ardent et sincère que pour prendre en lui la place d'un autre... Malgré les soubresauts qu'Élise confesse passionnément, bien moins pour se satisfaire, quoi qu'elle en pense et bien qu'elle le craigne, que par un souci de loyauté absolue qui est un trait de caractère dominant, et qui d'ailleurs, eût pu tourner au scrupule, l'apaisement foncier transparaît, douloureux, mais de bon aloi. Elle finit par louer le Seigneur et adorer ses vues providentielles sur sa destinée..., elle comprend que l'amour si sensible pour un frère tant aimé, ce sentiment, devant lequel elle se sent parfois désarmée au point de n'y plus vouloir regarder de trop près, a été permis par Dieu lui-même pour l'attirer à la vie religieuse, l'y maintenir, lui en donner l'infini bénéfice dont elle n'aurait pu nullement profiter autrement. C'est là une vraie lumière surnaturelle qui suffira pour le reste du chemin bien court; qui suffira même à en-

gendrer une patience héroïque au milieu de maux physiques de toute sorte. Et d'orgueilleux psychologistes aveugles sur la foi feraient de singulières méprises sur le sens profond de cette histoire, confirmation insigne de la valeur de la souffrance et du sacrifice obscurs pour féconder une grande œuvre. Élise est presque aveugle. Par périodes, elle peut à peine tracer d'informes caractères sur le papier; par périodes, cette sorte de cécité nerveuse disparaît. C'est un grand bonheur pour la pauvre Mère Vénérée d'être née avant la psychologie expérimentale... il n'aurait pas manqué de soigneurs bien intentionnés pour lui expliquer son cas. Un mot suffirait, comme dans l'anecdote inappréciable rapportée par Pierre Mille dans le *Temps* au sujet du P. de Foucauld... Il interrogeait Maurice de Fleury sur le cas extraordinaire du serviteur de Dieu qui persévérait au désert après une vie mondaine d'excès; le célèbre psychiâtre répond imperturbable : « cyclothymie! »... et le journaliste de protester bruyamment devant ses lecteurs malgré ses sentiments personnels qui n'ont rien de particulièrement orthodoxes. Il restera toujours assez difficile d'ailleurs aux spécialistes théologiens de fixer la part de surnaturel de ces longues épreuves physiques et morales. Le chanoine Bordarrampé cite une consultation du R. P. Roure, S. J., d'une grande réserve, mais très respectueuse.

Ce n'est sans doute pas d'ailleurs indispensable pour profiter avec édification de cette histoire — que je n'ai pu que trop brièvement relater. J'aurais voulu m'étendre davantage sur la direction du bon Père, auquel il a été aussi consacré un livre, mais dont il serait intéressant d'étudier la vie intérieure d'un même jet avec celle de sa sœur. On y trouverait sans doute la substance d'un livret pratique et enseignant de dévotion à Marie,

la « Bonne Maîtresse », la « Supérieure »... « Il est toujours doux de marcher sous sa conduite... Elle m'aime bien... Si vous saviez tout ce qu'Elle a fait pour moi... Pas un instant où je ne sois sous ses yeux. » Il est frappant que comme pour le Vénérable Cestac son oraison paraisse souvent une recherche toute affectueuse. « O ma mère, montrez-vous à moi. Faites-moi entendre des paroles de paix, que je sente votre douce présence ! » Souvent une interrogation empressée qui la laisse toute craintive lorsqu'elle n'est pas satisfaite par une réponse accompagnée probablement d'une grâce d'union intime. Elle part pour Bayonne voir son frère. « Je n'étais guère rassurée, car la Vierge ne m'avait pas répondu d'une manière assez claire au sujet de cette sortie. » Elle emploie souvent un moyen qui convient bien à sa nature à la fois expansive et intérieure. Elle écrit des lettres tendres et confiantes à la Vierge son soutien.

Au moment où elle va mourir, Élise n'a que trente-huit ans. Elle n'a pas seulement vaillamment tenu dans la maladie, mais elle est restée Supérieure de l'orphelinat, elle mourra à son poste et l'exhibition posthume de son pauvre cœur si souvent tourmenté ne doit pas nous donner le change comme il arrive si souvent en pareil cas. C'était, pour le dehors, la Supérieure aimée, respectée, entendue, trouvant gaîté et jeunesse pour rire de son infirmité et de son écriture déformée. Un dernier voyage à Toulouse dans une filiale de sa Congrégation qui, on le voit, a pris vite essor, épuise ses forces. Elle revient pour mourir. Son frère est toujours aussi occupé. L'assistera-t-il ? Nous avons peur que non...

Il lui a donné les derniers sacrements le 11 mars, mais l'agonie est longue et cruelle... Il voit sa sœur tous les jours, elle lui a fait promettre de l'accompagner jusqu'à sa dernière heure et lui fermer les yeux...,

mais il a des confessions à la cathédrale, il faut souvent se séparer. Avant la nuit du 16, il lui demande encore ce sacrifice... Le lendemain, il est de bonne heure auprès d'elle, mais se dirige sans même s'asseoir vers Notre-Dame où les Sœurs l'attendent pour les confessions :

> Fort heureusement M. Manaudas, supérieur du Grand Séminaire, vint voir la malade. En raison de la gravité de son état, il s'installa à son chevet et ne la quitta plus. La pensée de son frère bien-aimé poursuivait la pauvre agonisante. Tout à coup, dans un violent effort, elle prit sa plume, et d'une main défaillante traça sur une gravure cet adieu suprême : « Souvenir à mon Bon Père et mille fois cher frère et parrain de sa pauvre fille et sœur !... Pauvre frère ! ! ! au ciel ! ! ! »

Alors M. Manaudas a vite fait prévenir le P. Cestac qui est arrivé juste à temps pour donner à sa sœur le regard désiré qu'elle avait sacrifié; le 17 mars 1849, à l'heure des premières vêpres de saint Gabriel.

Pierre Cras.

1. *Op. cit.*, p. 400. Couvent de Notre-Dame du Refuge, Anglet (Basses-Pyrénées).

TEXTES ANCIENS

Denys l'Aréopagite

L'Église principe de déification

Le mystère de l'Église, sur lequel on a pu lire dans ce numéro une remarquable étude, a toujours, depuis saint Paul, provoqué l'admiration des docteurs et des mystiques.

Nous publions ici quelques textes de Denys l'Aréopagite tirés de son livre Les Hiérarchies ecclésiastiques[1]. *Cette expression a dans son vocabulaire une signification très différente de celle qu'on lui donne aujourd'hui. Pour Denys tout vient de Dieu et tout retourne à Dieu. Mais ce retour de la créature vers la Trinité ne s'opère pas tout d'un coup. C'est en contemplant ce qui est au-dessus d'elle qu'elle s'élève comme par degrés jusqu'à la connaissance de l'Être divin. De là le rôle des hiérarchies.*

La hiérarchie est « une expression des choses qui sont en Dieu », elle conduit à Dieu, car tout orientée vers l'Être suprême elle « retrace en soi sa suréminente beauté et elle transforme ses adeptes en autant d'images de Dieu ». On pourrait dire que la hiérarchie, c'est le chemin qui conduit à Dieu, la voie par où l'on reçoit de lui la lumière et par où l'on s'élève jusqu'aux splendeurs de la divinité.

Dieu mène chaque être selon sa nature. De là l'existence

1. Nous donnons ces textes d'après une belle traduction du Grand Siècle : celle de Dom Jean de Saint-François, publiée chez Adrian Taupinart, 1709.

d'une double hiérarchie, céleste et ecclésiastique, cette dernière n'étant autre que l'Église. Dans un cas comme dans l'autre, la hiérarchie a pour but « d'assimiler et d'unir à Dieu », de sorte que l'Église est un grand organisme où les hommes sont initiés à la vie de Dieu et où s'inaugure déjà leur déification.

Le but de l'Église : la déification des hommes

La volonté de cette Beatitude très-divine qui est par delà toutes choses, trine unité, qui est véritablement par une maniere d'estre que nous ignorons, mais qu'elle sçait et connoist très-bien, est de sauver raisonablement toutes les creatures doüées de raison et d'entendement, tant celles qui sont de nostre espèce que celles qui sont d'une plus haute et plus excellente nature. Ce salut ne se peut pas faire que par la Deïfication des choses qui sont sauvées; et la deification est l'union et la ressemblance avecques Dieu, autant que chacune en est capable. Or le but que se propose toute Hierarchie n'est autre qu'une amour continuelle envers Dieu et les choses divines, qui opere de bonnes et saintes actions purement et simplement pour l'amour de Dieu. Laquelle charité doit estre précédée d'une suite et d'un éloignement absolu de tout ce qui lui est contraire, sans jamais plus y retourner : comme aussi d'une connoissance des choses selon la vérité de leur estre, de la science et de la veuë de la sainte vérité, d'une participation divinement infuse de la perfection uniforme de l'un même, autant qu'il se peut; d'un banquet et d'une sainte refection de cette veuë qui nourrit spirituellement et qui Deïfie quiconque tend et qui aspire vers elle. Nous disons donc que cette divine Beatitude, qui est Deïté par nature, principe de Deïfication, de laquelle est et procède l'estre Deifié à ceus qui sont Deïfiez, par sa bonté à fait don de la Hierarchie pour le salut et pour la Deïfication de toutes les essences doüées d'entendement et de raison.

(*Hier. eccl.*, chap. I.)

Rôle des sacrements et de la liturgie

Les Apostres toutesfois, qui ont esté nos premiers Hierarques inspirez du saint Esprit, mettans ces choses en avant pour l'usage commun des saintes actions et de cérémonies qui s'observent en l'Eglise, ne les ont pas baillées ni consignées par simples et nues intelligences, mais par certains signes et sacrez symboles; D'autant que comme dit la parole divine, chacun n'est pas saint, et la science n'est pas donné à tous.

Ceus donc qui furent les premiers chefs et les maitres de nostre Hierarchie, aians esté remplis du don du saint Esprit, que Dieu méme qui est par dessus tout estre, leur communica, et estans envoiez expres par la méme divine bonté, afin de publier cette grace par le monde et de la prodiguer consecutivement sur les autres, comme ils estoient tous divins, aussi furent ils très-desireus d'attirer les autres apres eus, et de leur procurer le bien de cette divine ressemblance. Mais pour ce faire ils se sentirent obligez selon les lois et les saintes ordonances, de nous bailler et de laisser par leurs doctrines écrites et non écrites, les choses plus que celestes en images sensibles; en variété et en multiplicité ce qui est un, simple et ramassé; en formes humaines ce qui est tout divin; sous des enveloppes de corps et de matiere, les choses qui sont purement spirituelles; et de nous faire entendre les choses qui sont par dessus tous estre, par le moien de celles qui nous sont familieres et communes. Nostre Hierarchie est toute symbolique, c'est à dire qu'elle se sert de signes materiels, pour s'accommoder à nostre capacité, aiant besoin de choses sensibles pour par leur moien nous élever plus divinement aus intelligibles.

(*Hier. eccl.*, chap. I.)

Les signes sensibles, les sacrements, sont nécessaires aux hommes. Il n'en est pas de même des anges; aussi la hiérarchie céleste est-elle toute différente de la hiérarchie ecclésiastique ; mais le but est le même : élever les anges et les hommes à la ressemblance de Dieu. Et cette diversité

de moyens ne fait que mieux manifester la richesse de l'Être divin.

Les ordres des essences qui sont par dessus nous n'ont point de corps et leur Hiérarchie de même est aussi élevée par dessus le monde matériel, et est toute intelligible et spirituelle. La nostre au contraire, proportionément à nostre capacité, est multipliée par la variété des symboles et des signes sensibles et matériels par le moien desquels, selon nostre mesure et proportion, nous sommes élevés Hierarchiquement à la ressemblance de l'unité qui est en Dieu. Nous différons encore de ces essences intellectuelles en ce que comme purs esprits, ils entendent et connoissent Dieu, et la vertu divine autant qu'il leur est licite ; mais nous autres sommes tirez et excitez aus contemplations divines selon notre possibilité par le moien de quelques images et de figures sensibles.

Et pour n'en point mentir cela que desirent tous ceux qui ont quelque part de la divine ressemblance, et à quoi ils aspirent, n'est qu'un. Mais ils ne le participent pas tous d'une même sorte, bien qu'il soit tout un et même en soi, mais selon le partage que les balances divines distribuent à chacun selon son mérite.

(*Hier. eccl.*, chap. II.)

Grandeur de l'Église

Pour bien comprendre la grandeur de l'Église, il faut comparer cette hiérarchie ecclésiastique non seulement à la hiérarchie céleste qui est au-dessus d'elle, mais aussi à la hiérarchie légale, cette première ébauche des miséricordes divines :

Donc la très-sainte Hierarchie des essences qui sont au dessus des Cieus, a pour et au lieu de mystere, une pure cognoissance de Dieu et des choses divines, entierement developpée de la matiere, autant que leurs forces en peuvent avoir ; et une habitude en la plus parfaite ressemblance et imitation de Dieu, où il leur est possible de parvenir. Pour Recteurs et pour maitres en cette sainte perfection, elles ont les toutes premieres essences, qui sont les

plus proches de Dieu. Car celles-ci, par bonté et par mesure transfondent aux ordres inférieurs, les connaissances divines, que leur donne incessamment de soi, la Deïté méme, parfaite par elle-méme, et qui donne la sapience aux espris divins. Apres cette celeste Hierarchie élevée par dessus le monde, Dieu voulant par sa bonté, conférer aux hommes ses dons et ses saintes graces, leur donna premierement la Hierarchie de la Loi, comme à de petis enfans encore à la mammelle (ainsi que porte l'Écriture sainte) faisant reluire sur leurs veuës encore foibles, une lumière proportionnée, par le moien de quelques tableaus legerement ebauchez, qui representoient foiblement la vérité des choses, et par des raions grandement éloignez de la beauté des originaus, et par des figures obscures et difficiles, dont il n'estoit par bien aizé de concevoir ni de discerner le sens et l'intelligence spirituelle qui estoit cachée au dessous. Or en cette Hierarchie Legale, le mystère fut le trait par lequel les hommes estoient attirez et élevez à l'adoration spirituelle du vrai Dieu. Les Recteurs et les Maitres furent ceus qui les premiers furent instruits et initiez aus cerimonies de ce saint tabernacle, par Moïse qui fut le premier Mystagogue, Precepteur et instituteur des Pontifes de la Loi.

Nostre Hierarchie est celeste et Legale tout ensemble, comme moitoienne entre les deus, attenant par communication aus extremitez de l'une et de l'autre. Car elle participe de celle-là, au moyen des contemplations purement spirituelles, dont elle est enrichie; et de cette-cy, à cause qu'elle est diversifiée de symboles materiels et sansibles, et que par eux elle est élevée à la divinité.

(*Hier. eccl.*, chap. v.)

BILLET D'APOSTOLUS

Théologie du mariage

J'ai eu l'occasion d'assister en décembre passé à une audience accordée par le pape aux jeunes mariés. A vrai dire, cette audience n'était nullement exclusive : on y pouvait voir bon nombre d'ecclésiastiques, ainsi que des dames et des demoiselles qui avaient passé à jamais l'âge des noces, et de tout le peuple romain. Mais enfin, il y avait, émergeant sur cette foule, des îlots de tout jeunes mariés, venus des campagnes lombardes, et qui avaient l'air aussi surpris dans ce décor que les bergers de Virgile à leur premier pas sur le forum. Tout était si neuf pour eux : l'amour, « la ville », le pape, le voyage, les foules : d'où cet accablement qui se lisait dans leurs visages. L'ombre blanche de Pie XI parut enfin, glissant le long de cette mer humaine. Et quand il se fût assis sur sa chaise, on l'entendit célébrer le mariage. C'était un spectacle bien touchant que de voir ce vieillard à peine revenu des portes de la mort, et qui tendait ses forces pour bénir les foyers, espoir de l'Église et de la patrie, qui rappelait dans les termes les plus simples que « ce sacrement est grand ».

*
* *

Depuis l'encyclique Casti connubii *plusieurs théologiens, travaillant de concert et sans s'influencer, ont remis à l'étude le problème de la communauté conjugale.*

Il paraîtra étrange à plusieurs, qu'après plus de quarante siècles d'histoire et vingt siècles de christianisme, il y ait encore du nouveau à dire sur le mariage et sur

l'amour. Mais seuls s'étonneront ceux qui pensent qu'il y a des questions closes; on n'a jamais fini de comprendre ce qui est clair.

Lorsque les théologiens et les moralistes s'appliquaient à mettre au jour les raisons d'être du mariage, ils distinguaient deux raisons principales qui pouvaient en quelque manière le légitimer.

La première de ces fins était de continuer le genre humain et de fonder une famille où les nouveau-nés remplaceraient les morts. La seconde était d'assurer à l'individu l'équilibre de la vie sensible en apaisant le feu de la passion. En ce sens, saint Paul avait dit : il vaut mieux se marier que de brûler. Et nul ne peut contester que ces deux biens (l'un social, l'autre personnel) soient procurés par l'état de mariage. Ce qui est curieux, c'est que, dans la plupart des cas, ceux qui se marient ne se proposent distinctement aucune de ces deux fins : du moins ils s'en proposent une troisième et les absorbent l'une et l'autre. Sans doute, on se marie pour fonder un foyer et pour avoir des enfants : mais ce n'est pas toujours l'idée principale et dominante. Sans doute on se marie pour trouver l'équilibre, mais le jeune homme qui, par exemple, n'entrerait en ménage que pour cette fin seule ne ferait pas nécessairement un mari parfait. Pourquoi donc se marie-t-on? on se marie parce qu'on aime, c'est-à-dire parce qu'on conçoit une secrète estime pour un autre être avec lequel on veut partager, dans une entière communauté de vie, les peines et les joies de l'existence. C'est cela qui est pratiquement la fin première du mariage.

Il y avait donc une sorte d'écart entre la doctrine classique et les données humaines. C'est cet écart que nos théologiens vont s'efforcer de combler. Et voici comment :

Ils voient dans la société conjugale une divine image de la plus haute des sociétés, celle que le Dieu des chrétiens entretient avec lui-même et qui est tout le mystère de sa nature.

La société la plus parfaite est celle du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. Dieu est une société de « personnes » qui s'aiment éternellement. La société conjugale sera comme une lointaine ressemblance de ce mystère. Il est vrai que la personne humaine peut se développer pleinement en dehors du mariage et par un don de soi qui, au lieu de se restreindre à une seule personne, se répandra sur un plus grand nombre sous l'effet de la charité. Mais, dans les circonstances ordinaires, le mariage est un moyen de perfection. Chacun des époux, dans la mesure où il se donne et où il se sacrifie à l'autre, devient plus pleinement lui-même. Le mariage est une « communauté spirituelle », qui achève les personnes.

On devine que cette nouvelle théorie modifie légèrement la signification de la famille.

Les enfants ne sont pas tant, disent certains de nos théologiens, le but exclusif du mariage que la bénédiction dont Dieu l'honore. C'est, en effet, par les enfants et pour les enfants que la communauté des époux reçoit sa plénitude. On ne se marie pas seulement pour avoir des enfants : on a des enfants, parce qu'on s'aime. L'amour, en quelque manière, se suffit, et c'est de lui que procède la vie, comme pour signifier qu'il n'y a rien de plus grand, de plus pur et de plus fécond que l'Amour : Dieu est amour, dit saint Jean, et c'est parce qu'il est amour qu'il a créé des êtres capables d'aimer.

Cette doctrine était supposée par la tradition juive et chrétienne : elle a été pratiquée et vécue dans tous les temps. Mais depuis saint Augustin, on s'est plu à insister sur les côtés mauvais de la nature, sur notre propension au mal, et le mariage était souvent conçu comme une sorte de remède. Il a fallu le développement de la personnalité féminine pour qu'on prenne une plus vive conscience de l'amour conjugal, de sa dignité, de sa vertu sanctifiante. Une telle doctrine apportera de précieuses consolations aux époux désolés de ne pas voir de berceaux dans leur foyer. Les autres saisiront davantage le sens mystérieux de leur union.

Ainsi depuis le « Cantique des Cantiques » jusqu'à l'Encyclique Casti Connubii, *c'est une même leçon qui est donnée à l'humanité oublieuse, volage et routinière : on vient lui rappeler d'âge en âge, alors qu'elle n'ose pas le croire, que l'amour a, par lui-même, une valeur éternelle. Il n'est pas seulement un moyen que la nature aurait choisi pour assurer la continuation de l'espèce humaine. Il est infiniment plus, puisqu'en permettant le développement des âmes, il entretient la plus haute forme de vie, qui est la vie spirituelle.*

*
* *

Un théologien allemand des plus avertis a résumé ces vues par une distinction qui mérite de devenir classique, celle du sens *et de la* fin *du mariage. La fin, ce sont les enfants; le sens, c'est l'union des êtres dans l'amour. Nous croyons, en effet, cette distinction bien profonde. Mais qu'on nous permette une remarque.*

C'est une tentation naturelle à l'homme de vouloir séparer par l'industrie ce qui n'est séparable que par la pensée et de réaliser pratiquement les divisions que discerne son intelligence dans le continu de l'être. Où est l'âme? Où est le corps? Et qui dira où passe la couture et la frontière? Le sens du mariage n'est pas sa fin. Je le veux, et je le crois. Mais ce qu'il faut aussitôt remarquer, comme le font les théologiens catholiques, c'est que la conscience réprouve toute dissociation artificielle et volontaire du sens et de la fin, de l'amour qui unit et de ces conséquences de l'amour qui sont la charge de l'enfant, par où l'homme participe à la dignité de la création. On ne peut consentir à la dissociation dont nous parlons que lorsqu'elle est inscrite dans l'ordre des choses, car dans ce cas elle est permise par l'auteur des choses; mais c'est accidentel. Ici encore, on pourrait appliquer dans un nouveau sens la phrase du Seigneur : que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni.

APOSTOLUS.

Contemplation et action

Au monastère de Concy

Un coin souriant de l'Ile-de-France, collines mesurées, verdures pâles, ciel tendre... Oui, souriant, mais la misère matérielle est toute proche, ici même, voilée sous les fleurs, et la misère morale est partout disséminée, l'athéisme a rongé bien des âmes. Nous sommes dans la fraîche vallée de l'Yerres, coquette, fugitive et zigzagante au possible, à quelques kilomètres de Villeneuve-Saint-Georges... et à la campagne. Au milieu des prairies, — où se dispersent quelques maisons, — regardant, à l'horizon proche, une aimable forêt dont la mouvante toison vêt une pente mélodieuse, un monastère vient de naître; — construction large, nette et solide, aux lignes sobres et reposantes, le porche-campanile, trapu et carré, s'élevant au milieu d'une belle façade aux baies étroites, où les pierres inégales, cimentées, font des bossages rustiques, une maison heureusement accordée aux habitations traditionnelles du pays, fille, jeune ou rajeunie, mais authentique, de ce sol français, de ce sol charmant où le grand helléniste Budé avait planté son manoir. Aménagement tout neuf d'un vieux domaine, c'est l'œuvre de Rouvière, un jeune architecte plein de talent, homme d'initiative et de goût, qui est en train de gagner sa belle place dans la troupe moderne. A l'intérieur du monastère, une belle et claire chapelle, dont se termine la décoration, un cloître saisissant (inachevé encore) d'une noble et pure sobriété (remarquez la distribution des pleins et des vides, l'habile équilibre des fenêtres qui suffisent à

en composer l'ornement), et, au milieu, des pelouses géométriques, la croix de bois dressée, toute simple; une bibliothèque non moins sobre, « moderne » aussi et parfaitement comprise pour l'étude; une salle capitulaire, pleine d'allure, que vont éclairer de leur soleil multicolore plusieurs vitraux combinés par le magicien Barillet; un vieux parc aux arbres magnifiques, non pas démesuré..., lieu nécessaire au repos comme à la méditation; les locaux d'habitation à proprement dire, cellules, couloirs ou pièces communes, marquent le plus intelligent souci de l'hygiène et un grand sens pratique : on travaille beaucoup en ce monastère — ou hors du monastère — et il ne s'agit pas de se ruiner vainement la santé; on ne dispose pas des coussins moelleux sous les genoux de la prière (au surplus, ce n'est pas un bon moyen d'attirer les âmes nobles); mais il faut que ces ouvrières diligentes puissent œuvrer en effet diligemment; une règle sage (à l'égard de la nourriture, par exemple, ou du sommeil) y a pourvu; il restera de quoi se sacrifier suffisamment et l'activité même qu'on demande aux religieuses y fournira. J'ai ouï dire que dans un pavillon, au fond de ce domaine, le fameux Pierre Larousse aimait à se retirer pour travailler en paix à son grand Dictionnaire... si précieux, avouons-le, à nos ignorances, mais qui, en sa première forme du moins, n'était pas très catholique. C'est un autre genre de labeur qu'on y accomplit maintenant.

Disons tout de suite... C'est une « formule » et qui devient ici quelque peu ironique, car mon introduction a été aussi longue qu'imprécise. Disons *enfin* que j'ai décrit le monastère de Concy, à Yerres, Seine-et-Oise (pendant que je suis en veine de précision, j'ajoute : gare de Montgeron, téléphone Yerres 134), et que là vient de s'installer la maison-mère et le noviciat des Auxiliatrices de la Charité.

Une œuvre toute nouvelle (l'approbation canonique est du 2 février 1932); une œuvre de notre temps et faite pour notre temps, une œuvre, comme diraient les An-

glais, très *excitante*. D'un mot, elle est destinée à assainir matériellement et spirituellement la banlieue rouge — et la banlieue grise — et leurs annexes, et, comme elle est toute jeune, comme tel est son dessein primordial et qu'elle sait de quoi il retourne, elle a choisi les moyens les mieux appropriés; elle est fondée pour cela, elle y est adaptée dès sa naissance. Le célèbre P. Anizan, cet apôtre magnifique, ayant fondé, dans un dessein analogue, la Société de prêtres que l'on sait, songeait depuis longtemps à la doubler de cette ruche féminine. Il voulait « donner au clergé des paroisses les plus pauvres, les plus ouvrières, les plus entamées de communisme, des collaboratrices très spécialement formées à cet apostolat ». Une femme au grand cœur, que je dirai, s'est trouvée pour accomplir, après sa mort, le beau projet.

L'Institut a son originalité, fort émouvante. Ce sont des religieuses missionnaires. Car cette zone immense qui ceinture Paris est un véritable pays de mission. Mais ce sont des missionnaires contemplatives. On sait que, par une inspiration magnifique, Pie XI a établi et veut multiplier dans les missions exotiques des monastères voués à la contemplation, estimant que cette muette prière apportera l'aide la meilleure et la plus efficace aux artisans « spécialisés » de l'apostolat et qu'en des contrées arides, sur le sable de lointains déserts, elle fera tout spontanément éclore des fleurs de sainteté, germer de fraîches oasis pour accueillir les pas du Maître. En de plus proches déserts, unissant intimement la vie d'oraison, qui réchauffe l'âme, fait brûler le cœur d'amour, à la vie d'action, où l'âme dépense, sans l'épuiser, cet amour, — comme il unit le labeur intellectuel, qui éclaire l'esprit, au rude labeur du défrichement, qui profite de cette lumière, — l'Institut nouveau répond merveilleusement à la pensée du Pape. Il répond aussi à une des plus belles tendances de notre époque, à un besoin chaque jour senti davantage et que, depuis quelques années surtout, je vois, avec émotion, s'affirmer,

prendre conscience de lui-même, s'épanouir d'un mouvement tout aisé, souriant, logique... L'homme d'action, en tous domaines, s'adonne de plus en plus à la vie d'oraison, j'entends à une vie d'oraison bien caractérisée; il la voit trop nécessaire à son apostolat et à en assurer le succès, et d'ailleurs il ne veut se priver d'aucune ressource spirituelle et il sait bien que la vie chrétienne est d'abord vie d'amour. Oraison, apostolat, les deux vies ont l'amour au principe et leur union est, théoriquement, facile; le défricheur laïque aussi lit saint Jean de la Croix et sainte Thérèse. Dans la chapelle de Concy, une fresque saisissante de Mériel-Bussy marque, de façon plus brève et plus éloquente que je n'ai fait, le dessein et l'esprit des Auxiliatrices; elle agenouille aux pieds du Sacré-Cœur, d'un côté, sainte Thérèse d'Avila, de l'autre, sainte Louise de Marillac, avec ces deux mots : Prière, Charité. Ou, disent encore les religieuses, c'est la Charité aux deux sens du mot, l'amour du Christ et l'amour des pauvres. L'esprit des fils et filles de Saint-Vincent-de-Paul (à quoi se rattachait le P. Anizan) et l'esprit du Carmel — non pas d'ailleurs, on le verra, entendu de façon vague et générale. Voilà qui, se soudant à la plus authentique tradition chrétienne, est neuf aussi et qui, par la couleur et par l'accent, est d'aujourd'hui.

Ce qu'elles font? Du défrichement, je l'ai dit. Partout. Mais de préférence dans les sols les plus ingrats, il va de soi. Ce canton est-il sans clocher, terre sèche et à l'abandon, privée de massifs spirituels? Les bonnes travailleuses retournent longuement, minutieusement le sol pour les semailles et la moisson. Tournées missionnaires, visites à domicile... Quels domiciles, quelles cahutes souvent, où l'on s'entasse comme on peut et où loge surtout la misère — en des lieux si proches de nous et de nous inconnus ! Secours matériels (ah ! il en faut, et d'ailleurs on sait comme le dénuement matériel peut frayer la voie au dénuement spirituel), réconfort moral, connaissances qu'on noue, amis qu'on se fait,

paroles douces venues d'un pays ignoré, coin du ciel brillant tout soudain à des yeux étonnés, un peu éblouis, préparation à la venue du Maître. Puis les œuvres qui naissent peu à peu (sans opulence ordinairement, dans des granges parfois ou moins que des granges), le dispensaire, le patronage, la salle de catéchisme, l'oratoire, etc..., et l'apaisement, la rénovation des familles, la joie des enfants, d'ailleurs contents de peu. Les œuvres grandissent, se perfectionnent avec le temps et les ressources. On dirige, quand il le faut, les enfants vers le préventorium ou les orphelinats, les vieux vers les maisons de retraite; on emmène l'été la jeunesse en colonies de vacances, soit aux côtes bretonnes ou dans les montagnes du Jura. La terre cependant se déblaie où on pourra construire une chapelle de secours et où viendra le prêtre.

Tournées pittoresques — aussi rudes que pittoresques. Principalement dans ce quartier des « Fouilles » qui en offre le parfait modèle et qui va devenir légendaire. *Bled* aux rives de la Seine, non loin de Villeneuve-Saint-Georges, lieu des vieilles sablières; étonnant désert de sable et d'eau, cité de la Pauvreté noire; car ce désert est peuplé, semé de cabanes inouïes, où l'on vit pourtant, — si mal, à maints égards, — où l'on naît, où l'on croît, où l'on souffre, où l'on a aussi quelques joies, où l'on meurt, où l'on mène une existence humaine (trop peu humaine) en des lieux inhumains. Vous voyez, le soir, nos religieuses pataugeant dans cette boue et ces flaques, s'égarant... Elles s'égarent à la suite du Bon Pasteur. Et elles sourient. Des avanies parfois, souvent. Elles sourient encore et elles désarment et elles triomphent.

Dans les paroisses qui existent déjà, dans les neufs chantiers du Cardinal, et où on n'est pas toujours beaucoup plus riches ni mieux outillés, le travail n'est pas très différent, ni même plus facile; on n'a pas besoin de dire quelle aide magnifique elles donnent aux prêtres.

Ici je pourrais conter beaucoup d'histoires. J'en ai une gerbe à portée de la main. Des histoires savoureuses, émouvantes, singulières, comiques, tragiques, des histoires de misère et de joie, des histoires de transfiguration, des histoires de missions polynésiennes ou de Légende dorée. Mais je n'en finirais pas et prudemment je m'abstiens de commencer. D'ailleurs, on en a imprimé quelques-unes. Et vous imaginez. Vous devinez surtout quel travail...

En somme, le travail se fait à l'extérieur du monastère, — le pur travail de conquête, la besogne à pied d'œuvre et, comme le missionnaire africain qui va créer une mission nouvelle, en pleine broussaille. Les divers couvents ou maisons (qui dépendent de Concy) ne forment que des *centres*, des quartiers généraux d'où l'on dirige l'action et d'où l'on sort pour la divine aventure — centres de labeur et centres de ravitaillement spirituel (on multiplie de simples pied-à-terre, si l'on ne peut davantage, mais toujours s'y observe, caractérisée, la vie conventuelle). Voici une liste, incomplète et sèche, peu ordonnée d'ailleurs, de leurs centres ou quartiers de travail principaux, des endroits que submerge et d'où se répand leur activité bienfaisante : après Concy-Yerres, lieu essentiel, — le Bon Pasteur de Paris, Villeneuve-Saint-Georges, Crosne (le joli village, tout proche d'Yerres et son frère); ces plaines désertiques : les Fouilles, Blandin, Pampelune; les hauteurs de Ménilmontant (portion de la zone immédiate et « quartier de Paris-Campagne »...) où un vieux garage, par bonheur déjà trop petit, prépare, chantier du Cardinal, une chapelle du Cœur Eucharistique; plus récents, le Petit-Nanterre, Arcueil, Alfortville, les Blagis, Saint-Yves des Quatre-Routes, La Courneuve (chantiers du Cardinal), Brévannes en Seine-et-Oise. Il faut ajouter à cette liste, et mettre en relief, la Procure générale, à Paris; c'est là (si l'on ne peut faire la jolie promenade de Concy : quelques tours de roues) que l'on trouvera tous les renseignements désirables et que... l'on pourra offrir sa

collaboration, ses mille moyens de collaborer; la Procure est au 18 de la rue Léonard-de-Vinci (16e), Métro Victor-Hugo, téléphone Passy 50-64 (car enfin il faut être précis); la Révérende Mère Supérieure y reçoit le mardi après-midi sur rendez-vous et tous les mercredis.

Mais, — puisqu'on travaille surtout à l'extérieur, — au couvent et d'abord à Concy, que fait-on?

Naturellement on y apprend le métier. Il faut savoir beaucoup de choses pour se vouer au défrichement, dont la technique est des plus diverses..., et pour prêcher, sinon dans le désert, dans la boue des Fouilles, il faut de l'étude, de l'expérience; des cours théoriques sur les œuvres voisinent, au noviciat par exemple, avec l'application pratique. Puis on travaille intellectuellement, je l'ai dit, et ce ne sont pas, aussi, études d'amateurs (les novices, en particulier, reçoivent une formation doctrinale et liturgique très poussée). D'ailleurs, vous trouverez là des femmes à tous égards fort distinguées, fortement et finement cultivées (s'il s'agit, notamment, de grades universitaires, quelques-unes sont venues à Concy après avoir obtenu leur licence). Surtout on prie... sans barguigner sur le temps. Mais, direz-vous, le travail de conquête, le travail immense et pressant? Il n'y perd rien, il ne perd jamais à l'oraison prolongée : on s'arrange, la prière décuple l'action et il existe une loi de compensation; le temps donné au labeur d'apostolat est mieux garni, plus lourd de matière, le rythme plus serré.

D'autre part, il y a la *relève*, période nécessaire en toute activité de conquête, la spirituelle comme la matérielle; on se remplace; on revient au couvent, au centre, au pied-à-terre, soit pour quelques jours, soit, régulièrement, pour quelques heures dans la journée; pas de surmenage moral (façon encore de gagner du temps...); on n'empiète d'un domaine sur l'autre ni on ne brouille les choses : on unit. Ainsi peut-on garder, dans une communauté de mission, « le caractère strictement religieux des grands ordres cloîtrés et contem-

platifs » et ces couvents sont des couvents authentiques où l'on mène la vie conventuelle (les « grandes austérités », les austérités de surcroît, y sont toutefois remplacées, comme on l'a dit, par l'activité missionnaire; les jeûnes, par exemple, ne sont que les jeûnes imposés par l'Église à la vie ordinaire; mais une promenade aux Fouilles équivaut bien à un jeûne supplémentaire...; du moins toutes les santés normales se peuvent-elles accommoder de la règle). Ce sage équilibre a permis d'adopter, avec l'esprit du Carmel, les usages carmélitains essentiels; on récite le grand office; on donne à l'oraison ce qu'il lui faut pour prendre son vol et planer. Ainsi de suite. C'est véritablement un Carmel de missionnaires, belle et neuve formule qui doit — au ciel, où elle nous a dit qu'elle s'occuperait de la terre — emplir de joie sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, cette charmante et grande amie des Missions.

Quiconque se soucie, peu ou prou, de guérir les corps malheureux et les âmes orphelines, d'amener des âmes au Christ et de préparer son règne, — quiconque est chrétien, en somme, comment ne saurait-il gré d'une pareille œuvre à la femme qui l'a conçue et fondée? Elle s'appelle Mère Thérèse de Jésus (Supérieure générale, elle a prononcé ses vœux perpétuels en février 1935, et Michelin a conté l'émouvante cérémonie que présidait, ému aussi, S. Ém. le cardinal Verdier).

Ce programme, si complet, si harmonieux, n'a-t-il pas de quoi attirer beaucoup d'âmes, des âmes qui veulent aimer pleinement et allumer partout le feu de leur bel amour? Elles sont, je le crois, nombreuses aujourd'hui. L'admirable, c'est qu'on n'a rien à sacrifier : qui aime l'oraison, qui aime l'étude, qui aime l'action, qui veut se dévouer, se renoncer, y trouve également son gibier. En somme, l'œuvre et le monastère des vocations multiples. Tant de jeunes filles chrétiennes qui souhaitent de faire quelque chose pour le Maître et qui cherchent leur voie... Pourquoi n'iraient-elles pas grossir la noble troupe, d'abord faire un petit voyage à

Concy, dans le joli vallon, et, bientôt séduites, devenir une de ces femmes admirables, une de ces moniales actives, paisibles et souriantes? Je me permets d'afficher, ici, à leur usage, cet écriteau. Car il faut beaucoup d'ouvrières. Il y a beaucoup de Fouilles à exploiter (c'est si pittoresque, si peu banal), beaucoup de quartiers, à la topographie mal étudiée encore, où les Auxiliatrices rêvent de planter la croix.

Les Auxiliatrices, qui, d'ailleurs, s'accroissent chaque jour, demandent donc des recrues. Elles demandent encore, à qui n'est on ne peut être une de ces recrues..., des prières : elles en savent mieux que personne l'efficace, leur règle le proclame et leur labeur se fait à coup d'oraisons. Elles demandent enfin, pour les misères matérielles et morales qu'il faut guérir, des ressources matérielles, toute l'aide possible, de l'argent... Une entreprise de cette envergure, vous devinez...

A la Procure générale, on vous donnera une brochure, des plus intéressantes et fort bien présentée, avec les renseignements les plus précis et de belles images (elle contient aussi, comme prime, un vivant article de Pierre l'Ermite). Ces pages et ces photographies vous en diront plus et vous persuaderont mieux que ce pauvre article fait de bric et de broc. Ne pouvant davantage, je me tiendrai satisfait, si j'ai pu indiquer à qui ne la connaît une des initiatives sans doute les plus opportunes et les plus caractéristiques de notre temps. Car, tout inquiétant et menaçant et malade qu'on le voit, il s'accomplit de belles choses en ce temps et des choses jeunes. Il y fait bon travailler pour le Maître, la besogne ne manque pas et on en abat..., en attendant mieux encore. La chrétienté y montre beaucoup d'allure et une allure bien à elle. L'oraison à Concy et le défrichement aux Fouilles le prouvent de la façon la plus élégante.

MAURICE BRILLANT.

Réflexions sur l'Action missionnaire et son actualité

Les lecteurs de *La Vie Spirituelle* ont été tenus ou courant du mouvement d'intérêt pour les missions d'Afrique déclenché grâce à la revue *Grands Lacs* par les Pères Blancs du cardinal Lavigerie. On pense opportun d'aborder à nouveau le sujet dans la persuasion où l'on est que ce thème ne saurait laisser indifférent aucun chrétien soucieux du rayonnement de sa foi et de l'avènement du règne de Dieu. Qu'il s'agisse, en effet, de vie individuelle ou de vie sociale, on ne peut considérer le fait religieux comme un phénomène isolé, séparé, qui ferait simplement nombre entre d'autres, dont on pourrait, à volonté, circonscrire le champ d'application et limiter l'amplitude. De par sa nature même, au contraire, la religion s'adresse à tout l'homme puisque c'est sa fin dernière qu'elle met en jeu; ou, si l'on préfère une image évangélique, elle représente, dans notre vie, ce levain, mêlé à la pâte, qui la fait fermenter tout entière. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, celui qui n'amasse pas avec moi dissipe. Si rien n'est plus clair que de telles paroles, si rien n'est plus certain que les exigences qu'elles dénoncent, notre tiédeur a sans cesse besoin que la vérité austère de notre destinée lui soit clairement rappelée.

Grâce à Dieu, les missionnaires nous rendent volontiers ce service et nous encouragent, de la façon la plus concrète qui soit, à satisfaire aux obligations essentielles de notre condition de chrétiens. Ils savent toucher, par leurs appels, une générosité souvent sommeillante, ils nous ouvrent les yeux sur l'état réel de l'humanité. Avec l'autorité d'hommes qui ont tout sacrifié à la poursuite d'une vocation supérieure, ils nous entraînent, à leur suite, dans une pensée

d'apostolat désintéressé, dans un désir de conquêtes spirituelles et de pacifiques victoires. Missionnaires, par état, auprès des « noirs », pourquoi ne seraient-ils pas, par surcroît, de magnifiques missionnaires auprès des « blancs » ? S'il est vrai qu'il n'y a plus, dans le Christ, ni Grec, ni Barbare, s'il est vrai que l'Église s'organise dans l'unité d'un même corps, pourquoi l'action, exercée au profit de certains, ne s'inscrirait-elle pas au bénéfice de tous ?

Pourquoi l'évangélisation des « noirs » par les « blancs » ne serait-elle pas, pour ces derniers, l'occasion d'une grâce meilleure et d'un affermissement dans la foi ? Ainsi tout mouvement vital se diffuse à partir d'un centre, irrigue ou innerve des tissus périphériques dont l'entretien et la santé assure, par contrecoup, la conservation même des organes d'où il est parti. Ce n'est là qu'une métaphore, mais la réalité des faits semble l'imposer à notre attention tout autant que les textes sacrés qui en présentent incontestablement l'ébauche. Essayons de serrer les choses de plus près.

Au milieu des préoccupations quotidiennes qui nous pressent, dans ce monde mi-chrétien mi-païen qu'est l'Europe d'aujourd'hui, les vérités essentielles les plus simples tendent à s'effacer dans la conscience même des baptisés. L'obscur désir de salut qui agite les collectivités comme les individus se déchaîne à l'improviste, s'attache à de vains espoirs avec une ferveur inattendue, s'exaspère en fanatisme subit, prêt à sacrifier toute raison à un idéal dont la valeur n'a rien d'établi. L'idée laïque — il faut bien l'appeler par son nom — ayant placé l'Église en marge de la société, ayant détaché les consciences de la pousuite délibérée d'une fin religieuse, se trouve, par le fait même avoir fait surgir une sorte de moyen âge aussi barbare que ridicule dans ses enthousiasmes, aussi enfantin qu'odieux dans les manifestations où il se complaît. Là où régnaient, à l'ombre discrète et tutélaire du Crucifix, la mesure, l'ordre, la science et la raison, on a vu les passions se déchaîner au nom des croyances les plus bizarres; des symboles, qui étaient, hier encore, des accessoires de musée, sont devenus, tout à coup, l'objet d'un culte inconditionné; la pire formule de l'intolérance, le « crois ou meurs » des conquérants arabes, est devenue trop souvent la condition préalable des relations humaines élémentaires. Devant ce

flot montant de fétichisme et de barbarie, les meilleurs esprits se sentent désemparés, tant il semble évident que les moyens usuels de préservation sociale soient devenus inopérants. Une réaction salutaire ne peut venir que de consciences intactes qui se décident, en toute occasion et quoi qu'il arrive, à faire le bien et à éviter le mal. La pâte humaine, brassée dans ses profondeurs, au-delà des distinctions superficielles de partis ou de classes, de nations ou de races, ne peut trouver son repos et sa stabilité que dans un hommage explicite au Créateur dont elle dépend dans son être même de nature raisonnable.

Dans ces conjonctures, la voix des missionnaires nous apporte une lumière et un réconfort. Elle nous apprend comment l'état social d'un peuple est fonction de son état religieux. Cette vérité élémentaire, trop oubliée dans notre Europe, qui bénéficie encore des restes d'un christianisme diffus, apparaît clairement en Afrique centrale où la foi chrétienne s'oppose seule directement à la sorcellerie et au fétichisme, au débordement des mœurs et aux injustices des conditions sociales. Dans la mesure où il triomphe de l'erreur religieuse, l'Évangile fait passer un peuple de la barbarie à la civilisation. Sur le terrain de l'apostolat missionnaire, le combat de la lumière et des ténèbres se dessine en toute netteté; la ligne idéale qui entoure une chrétienté naissante la sépare d'un chaos que notre imagination peut à peine concevoir. Si les bienfaits d'une administration coloniale prévoyante peuvent parer aux fléaux extérieurs les plus menaçants, aux disettes, aux épidémies, aux guerres intestines, les âmes ne peuvent se transformer que sous l'action d'une force qui les atteigne par le dedans, il leur faut la prédication de la foi, la collation du baptême, l'insertion authentique dans l'ordre chrétien. Pour les missionnaires ces choses vont de soi puisqu'elles sont l'unique justification de leur sacrifice et de leurs efforts. La leçon qu'ils nous donnent, dans le simple récit de leur tâche quotidienne, doit être mise sous nos yeux. Elle rend sensible à tous une vérité éternelle et immuable, dont le champ d'application se trouve partout, en Europe comme en Afrique, mais plus clairement là-bas à cause des conditions particulières qui la rendent manifeste. L'action missionnaire, ses difficultés et ses succès, conduit les esprits les plus inattentifs à réfléchir sur les solutions essentiel-

les des problèmes politiques et sociaux dont les données apparaissent en Europe enveloppées d'incertitude et de confusion. Sans doute on ne songe pas à nier que la condition matérielle et morale des nations que l'on considère comme civilisées, ne soit autrement complexe que celle d'une peuplade africaine, on tient seulement à souligner que dans un milieu plus simple, comme dans une expérience de laboratoire, les réactions élémentaires apparaissent plus nettes, et les conditions d'équilibre plus claires. Les temps, certes, ne sont pas encore venus où des missionnaires noirs seraient dans l'obligation d'apporter le message de l'Évangile à une Europe qui en aurait perdu jusqu'au souvenir, mais les temps semblent venus où la pensée explicite de l'action missionnaire peut et doit apporter aux habitants de l'Europe un enseignement et une lumière. On explique ainsi l'intérêt croissant, providentiellement disposé et voulu, qui s'attache, dans les milieux chrétiens, aux entreprises des missions. Cet intérêt constitue d'abord la condition du salut des infidèles, mais il représente peut-être, en outre, une des conditions du salut de l'Europe. L'Évangile nous a appris que le verre d'eau donné à un pauvre, au nom du Christ, ne restera pas sans récompense.

La revue : Grands Lacs

Ces considérations justifient l'utilité de l'apostolat admirable exercé par les publications de la revue des *Grands Lacs*, en même temps qu'elles engagent à le signaler, de façon spéciale, à l'attention des lecteurs de *La Vie Spirituelle*. Dans ces publications, la curiosité la plus profane trouve facilement son compte, et cela est nécessaire pour que l'idée religieuse, que peu de nos contemporains sont aptes à envisager en elle-même, prenne corps, pour ainsi dire, devant les yeux et l'esprit d'un chacun. Le touriste, en les lisant, s'intéressera aux facilités plus ou moins grandes des communications, l'ingénieur, aux travaux d'art en cours ou en projet, l'agriculteur et le commerçant aux choses de la terre ou du négoce, tous y retrouveront l'objet de leurs occupations habituelles, un ordre de considération à leur portée, mais plus intimement mêlé, qu'il n'a

coutume de l'être, au ferment divin de l'Évangile. Ainsi la bonne parole, prêchée aux « noirs », tombera-t-elle aussi dans l'oreille des « blancs », et elle le fera d'une façon d'autant plus efficace qu'elle ne semblera pas leur être directement adressée, et qu'elle s'enveloppera de formes plus concrètes et plus palpables[1]. La rédaction de la revue a compris le goût de notre époque pour les faits constatés, les photographies et les barèmes; aussi les récits qu'elle reproduit, déjà clairs et précis par eux-mêmes, sont-ils accompagnés d'une abondante documentation illustrée, de statistiques, de cartes et de graphiques, toutes choses nécessaires pour donner à nos contemporains le sentiment du réel et de la vie. La religion y est représentée en mouvement dans le centre du continent africain, des peuples s'éveillent à l'idée chrétienne, prennent conscience de leurs besoins religieux, et de ceux de leurs frères, déjà on envisage l'époque où l'Afrique, par celles de ses parties qui sont les plus avancées dans la foi, pourra exercer l'action apostolique dans les régions moins favorisées jusqu'ici par la grâce de l'Évangile.

Voilà autant de faits qui s'imposent à l'attention et qui frapperaient encore davantage les esprits, si le bel instrument de propagande missionnaire forgé par le P. Leloir étendait encore son champ d'investigation jusqu'à englober *toutes* les missions d'Afrique. C'est là une ambition peut-être excessive, mais il semble qu'une Congrégation qui s'intitule fièrement « des Missions d'Afrique », se trouve prédisposée, tant par son nom même que par la largeur de vues de son fondateur, à se mettre au service, au moins sous forme documentaire, de toute l'évangélisation du continent noir. Une revue catholique des Missions d'Afrique, conçue et réalisée sur le modèle des *Grands Lacs*, avec les mêmes collaborateurs et le même esprit, serait assurée d'un succès encore plus grand et d'une diffusion plus étendue.

1. On peut citer en exemple le fascicule de 260 pages, avec 200 photographies, consacré en mars 1937, par la revue *Grands Lacs*, aux différents problèmes qui intéressent la région saharienne. Voir aussi les causeries à la Radio du directeur de la revue, le R. P. Leloir, *Au service des Broussards*, Paris, Casterman, 180 pp. (avec de nombreuses illustrations).

Les éditions : Grands Lacs

Les éditions des *Grands Lacs* se sont d'ailleurs placées, de leur propre mouvement, sur un terrain universel; trois fascicules viennent d'être publiés, qui étendent leur intérêt au-delà même des limites de la terre africaine, pour envisager, dans son ensemble, l'action missionnaire de la hiérarchie catholique. Un premier cahier groupe, en effet, tout le corps épiscopal aujourd'hui existant dans l'Église romaine, cahier dans lequel les vieux évêchés d'Europe apparaissent comme noyés dans la masse des vicariats et des préfectures apostoliques que dirige la Congrégation de la Propagande [2]. Un deuxième et un troisième cahier donnent le registre de l'activité missionnaire de S.S. Pie XI depuis les débuts de son pontificat; on y lit le texte des allocutions, discours, lettres et documents de toute nature qui traitent de la chose missionnaire dans le monde, ainsi qu'une sorte de diaire, où sont notés, jour par jour, les actes administratifs du Saint-Siège [3]. On verra qu'il n'y a point de semaine dans l'année qui ne soit marquée par plusieurs initiatives concernant les missions : béatifications de martyrs et d'apôtres des infidèles, créations d'évêchés et d'établissements nouveaux, encouragements donnés aux œuvres qui aident et soutiennent les missions. La lecture de ces fascicules fait apparaître l'Église sous son vrai jour, trop peu connu dans nos pays où la foi est affaire de conservation plutôt que de conquête, où la hiérarchie apparaît liée au parti de la résistance plus qu'à celui du mouvement, tandis qu'en réalité le Corps mystique constitue un vaste organisme de mission universelle. Si la note d'a-

2. *La Hiérarchie catholique sous Sa Sainteté Pie XI*, par M. l'abbé del Fosse et d'Espierre, Éditions des *Grands Lacs*, Namur, 8 rue Grandgagnage, 128 pp.; avec un appendice de 16 cartes géographiques.

3. *Principaux Textes missionnaires de Sa Sainteté Pie IX, discours, lettres, allocutions*, etc., réunis par le P. Leloir, 65 pp. — *Éphémérides missionnaires du règne de Sa Sainteté Pie XI* (depuis le début du pontificat jusqu'au 30 juin 1937) par M. l'abbé Stiénon, 139 pp.

postolicité convient déjà à l'Église en raison de sa fondation par les Apôtres, elle lui convient mieux encore du fait qu'elle poursuit inlassablement la tâche apostolique que ses fondateurs lui ont confiée.

De ce point de vue universel de l'apostolat mondial, les angoisses et les tribulations de la vieille Europe prennent peut-être un sens. C'est elle, en effet, qui soutient la plus grande part des initiatives évangéliques, qui les coordonne et les anime. Un tel travail d'enfantement des peuples à la vie divine ne peut aller sans souffrances. Une loi de nature, dans notre humanité de péché, exige la douleur pour la communication de la vie, douleur physique, s'il s'agit de la vie physique, douleur et affliction de l'esprit, dans le cas de la vie de l'esprit. Un ordre nouveau ne peut naître sans un ébranlement de l'état ancien des choses, un labour plus profond permet seul de meilleures semailles et une récolte plus drue. De ces souffrances, les missionnaires portent la plus grande part, la plus immédiatement sensible, explicitement ordonnée à la propagation de l'Évangile, mais n'est-il pas juste que tous y participent de quelque façon? L'extension au continent africain de la rédemption du Christ exige la collaboration de la chrétienté entière. Aussi bien la vie du chrétien sera-t-elle toujours une mission et un combat; nul ne peut s'y soustraire complètement, mais tous ne s'y soumettent pas avec les sentiments de foi, d'abnégation, de vaillance, dont les missionnaires nous donnent, avec simplicité, l'exemple. Qu'ils soient remerciés de porter l'Évangile à leurs frères « noirs », et de le porter encore, à leur insu peut-être, à leurs frères de race et de couleur qui ne peuvent rester insensibles à leur action.

Sainte-Sabine.

H.-D. Simonin.

Apostolat missionnaire

La Semaine de missiologie de Louvain sur les Missions et les loisirs populaires

L'œuvre missionnaire, si elle veut réaliser effectivement un travail de conversion complète de tout l'être humain, ne peut certes négliger la question des loisirs qui, tels qu'ils sont envisagés dans leur acception actuelle, représentent une part notable de la vie humaine et de la formation morale.

C'est donc avec un grand sens de l'actualité que les organisateurs des semaines de missiologie de Louvain avaient choisi pour cette année ce sujet. En introduction à la semaine, le R. P. Pierre Charles, S. J., secrétaire du Comité organisateur, présenta un rapport plein de fine psychologie et de compréhension sociale sur le rôle des loisirs et des divertissements dans la vie actuelle.

Différents rapports furent donnés par les missionnaires, en particulier sur l'Afrique noire, dans laquelle on sait quelle place considérable tiennent les réunions publiques (palabres, danses, chants, etc...).

Le jugement du Ministre des Colonies de Belgique sur les missions au Congo

« L'expérience de la plupart des coloniaux, quelles que soient leurs opinions religieuses, philosophiques ou politiques, concorde sur un point : si la masse des Noirs de l'Afrique centrale doit accéder à un degré supérieur de civilisation, elle ne pourra le faire que par le christianisme. L'initiative des missions religieuses doit donc logiquement compléter l'action civilisatrice du gouvernement colonial.

« Aussi, sous un régime de liberté largement comprise, et en pleine conformité avec les conventions internatio-

nales, le gouvernement du Congo a-t-il fait un appel chaleureux à la collaboration des missionnaires chrétiens.

« Ceux-ci ont répondu généreusement à son appel. Aucune colonie africaine ne possède en ce moment un réseau aussi serré d'œuvres missionnaires, scolaires et médicales, que celui du Congo belge. Toutes les missions religieuses y jouissent d'un régime de protection et de faveur, comme il n'en existe pas de plus favorable dans aucune autre colonie.

« Presque la totalité du produit des impôts indigènes est affectée à des fins culturelles et sociales au profit des populations autochtones.

« En moins de trente ans, le nombre des missionnaires chrétiens : catholiques et protestants, qui était de 600 en 1908, répartis dans 100 postes principaux, est passé à plus de 3.200 unités, desservant 463 stations principales.

« On peut évaluer à près de 3 millions le nombre des indigènes chrétiens du Congo et du Ruanda-Urundi pour une population de moins de 15 millions, et à plus de 800.000 le nombre des enfants qui reçoivent des rudiments d'instruction et d'éducation dans les écoles indigènes.

« La création d'écoles spéciales pour agronomes et pour assistants médicaux indigènes, la multiplication des écoles moyennes, l'existence de 21 petits séminaires et de 5 grands séminaires pour la formation d'un clergé indigène, attestent que ces progrès ne sont pas purement de surface, mais qu'ils vont aussi en profondeur. » (Discours à la réunion de Bruxelles de l'Institut colonial international en 1938.)

Les missions en Somalie française

Les missionnaires capucins français avaient depuis de longues années exercé un apostolat fort difficile et méritant en Éthiopie. La conquête de ce pays par l'Italie a amené le Saint-Siège à réaliser une nouvelle organisation ecclésiastique des Missions d'Éthiopie et les Capucins français, avec à leur tête l'intrépide Vicaire apostolique, Mgr Jarosseau, ont cédé la place à des missionnaires italiens. Toujours dévoués au service de l'Église, ils sont déjà partis fonder un nouvelle mission en Afrique équatoriale française.

Les Capucins français gardent pourtant la Préfecture apostolique de la Côte des Somalis : environ 70.000 habitants, presque tous musulmans et extrêmement réfractaires à la pénétration missionnaire. Les Capucins s'occupent principalement de l'évangélisation de la colonie européenne, des tirailleurs sénégalais en garnison à Djibouti, des 1500 réfugiés éthiopiens venus à Djibouti à la suite de l'occupation italiennne, et ils ont l'intention de fonder prochainement de nouvelles stations missionnaires en particulier à Obok et à Dikkil.

Une Congrégation de Sœurs chaldéennes en Irak

Il n'existait dans le Proche-Orient jusqu'à ces toutes dernières années qu'une seule Congrégation religieuse chaldéenne, celle des religieux de Rabban Hormuz. S. Exc. Mgr Zebeni fonda en 1922 la première Congrégation de religieuses chaldéennes : les six premières religieuses émirent leurs vœux le 8 décembre 1923. Le but de la Congrégation est de s'occuper d'orphelinats, d'écoles, de malades et des œuvres pour les femmes.

Les Sœurs sont actuellement au nombre de vingt-cinq; cinq d'entre elles sont allées aux États-Unis y faire des études et prendre leurs grades en vue de s'occuper d'enseignement. La Congrégation possède trois maisons : dans la capitale de l'Irak à Bagdad, à Adhaniya et à Zakho, parmi les Kurdes au nord de Mossoul. Les religieuses dirigent deux orphelinats, deux écoles primaires et une école professionnelle, plus de nombreuses œuvres de charité.

La liturgie au service de l'apostolat missionnaire au Japon

Les Dominicains canadiens, qui ont la charge du diocèse de Sendaï au Japon, publient une revue mensuelle, éditée pour moitié en japonais sous le titre *Taïmatsu* (La torche) et pour moitié en français sous le titre *Oriens* (Revue catholique illustrée du Nippon, Bureau de Presse catholique, Sendaï).

Cette revue a publié, dans ses numéros de mars-avril et juillet-août 1938, une conférence du R. P. Hildebrand Jai-

ser, O. S. B., sur les possibilités liturgiques au Japon. Cette conférence, pleine de remarques et de suggestions fort intéressantes pour l'apostolat missionnaire au Japon, montre d'une façon saisissante à quel point l'utilisation rationnelle de la liturgie envisagée dans un sens profond de vie avec l'Église pourrait rendre de grands services pour atteindre davantage l'âme japonaise.

« Les Japonais ne sont attirés par rien autant que par ce qu'il y a de noble, de solennel et de mystique dans les saints mystères de notre Église. En effet le Japon est le pays des rites, des symboles, le pays de l'étiquette très prononcée, résultat magnifique d'une civilisation antique. »

Le R. P. Hildebrand montre que l'Église catholique du Japon se trouve aujourd'hui aux prises avec les problèmes même auxquels fit face l'Église des premiers temps de l'Empire romain. « Autour de nous le monde païen nous encercle complètement, dans ce milieu étranger nous ne menons, en réalité, qu'une existence de catacombes... La situation ici est la même qu'autrefois à Rome, c'est-à-dire un État civilisé, un Empire qui doit être conquis par la valeur *intrinsèque* du christianisme. » On a souvent souligné la nécessité absolue de ce travail de pénétration par l'intérieur dans la vie japonaise et à plusieurs reprises le Délégué apostolique au Japon a donné des directives précises dans ce sens. Le R. P. Hildebrand ne manque pas de souligner comment la liturgie bien comprise peut être un des éléments les plus utiles de cette pénétration par l'intérieur. La première partie de cette étude est consacrée à la commémoration des défunts dans l'Église catholique au Japon. L'on sait quelle place tient au Japon, comme dans les autres pays de l'Extrême-Orient, le culte des morts et des ancêtres.

Il y a quelque temps, une décision de la Congrégation de la Propagande, s'appuyant sur des interprétations officielles des autorités japonaises, permettait aux missionnaires d'adopter une attitude nouvelle vis-à-vis de cette question.

Mais il ne s'agit pas seulement de laisser les Japonais devenus chrétiens continuer l'accomplissement de leurs rites traditionnels dans la mesure où ils sont conformes à la doctrine chrétienne. Il faut surtout les aider à christianiser

ces coutumes en s'inspirant de toutes les ressources de la liturgie catholique.

Après avoir exposé quelle était dans ce domaine la pratique constante de l'Église au cours des siècles et quelle place tenait le souvenir des morts dans l'Église catholique, le R. P. Hildebrand en vient à proposer des suggestions pratiques pour l'Église catholique au Japon. D'après lui, le jour de la commémoration des morts devrait devenir le jour par excellence pour le Japon catholique : « Puisque les Japonais aiment tellement ces rites extérieurs et possèdent dans leur pays le culte des ancêtres, pourquoi ne pas aussi célébrer chez nous le culte catholique pour les défunts de la façon la plus belle possible ? »

Les jours anniversaires du grand tremblement de terre de Tokyo sont célébrés par de nombreuses cérémonies bouddhistes ou shintoïstes : « Les catholiques sont les seuls qui ces jours-là ne vont pas à leurs temples... On pourrait peut-être célébrer en ces jours importants des messes de *Requiem* dans les églises de Tokyo et peut-être une messe pontificale de *Requiem* à la cathédrale. Et ainsi les Japonais catholiques se réuniraient en une *statio* impressionnante du Japon moderne. Je suis convaincu qu'une telle célébration à laquelle peut-être on pourrait ajouter durant l'octave une absoute solennelle sur la place où périrent 32.000 personnes parmi lesquelles nos catholiques, nous attirerait une légitime réputation auprès du grand public. »

Le R. P. Hildebrand demande que les prêtres japonais et étrangers fassent une étude approfondie de la liturgie catholique des morts et qu'ils se préoccupent d'en expliquer soigneusement aux chrétiens les symboles et la science profonde. Il demande que l'on multiplie dans les églises les cérémonies et surtout les messes pour les morts, non pas en célébrant tous les jours des messes de *Requiem*, ce qui est contraire à l'esprit véritable de la liturgie, mais en donnant au sacrifice de la messe l'intention pour les morts. Il demande aussi que l'on développe, à l'intérieur des familles catholiques elles-mêmes, le souvenir chrétien des morts.

En terminant cette étude à laquelle il annonce une suite qui traitera des possibilités liturgiques au Japon dans d'autres domaines, le R. P. Hildebrand appuie ses informations sur une expérience de ses confrères bénédictins de

Corée. « Ces missionnaires, qui font beaucoup pour promouvoir la liturgie en Corée et qui ont pu obtenir déjà des succès vraiment consolants, disent tous à l'unanimité qu'une seule cérémonie de funérailles faite avec dignité et beauté leur est plus utile en Corée, au point de vue de la diffusion de la foi, que cent brillants sermons. Mais il faut dire aussi que ces Pères font tout pour laisser aux Coréens leurs vieilles coutumes. Et ainsi s'explique qu'en Corée les chrétiens ne sont pas considérés par leurs compatriotes comme un groupe à part; bien au contraire, ils estiment que les cérémonies des chrétiens sont beaucoup plus dignes, plus nobles et plus attrayantes. »

Les Missions de Java

L'intention missionnaire mensuelle de l'Apostolat de la Prière pour le mois de juillet 1938 était consacrée aux Missions de Java. Comme chaque mois, *Pro Apostolis* a commenté abondamment cette intention dans son numéro de juillet. Il nous donne quelques indications sur la civilisation et la religion des Javanais, et explique les débuts de l'évangélisation catholique à Java ainsi que la méthode d'apostolat qui y a été pratiquée.

L'île de Java, qui compte 42.000.000 d'habitants, possède 33.000 catholiques javanais et 71.000 catholiques européens. Sans doute le chiffre des catholiques javanais est-il en soi très minime : mais il semblera, au contraire, remarquable et réconfortant si l'on songe qu'il s'agit d'une population presque exclusivement musulmane et que Java est la seule mission du monde où des résultats intéressants ont été acquis dans l'évangélisation des musulmans.

Le sacre du troisième évêque annamite

Le Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris (Hongkong, juillet 1938) a publié une longue relation du sacre du troisième évêque annamite, S. Exc. Mgr Pierre Thuc, vicaire apostolique de Vinh-Long. Le sacre eut lieu le 4 mai dans la ville natale de Mgr Thuc à Hué, capitale de l'Annam. L'évêque consécrateur était S. Exc. Mgr Drapier, délégué apostolique en Indochine, assisté de S. Exc.

Mgr Dumortier, vicaire apostolique de Saïgon, et de S. Exc. Mgr Can, vicaire apostolique de Bui-Chu, deuxième évêque annamite.

De nombreuses autorités annamites ainsi que le représentant de l'administration du Protectorat étaient présents avec la nombreuse famille du nouvel évêque annamite.

Le compte rendu relate que les armoiries épiscopales de Mgr Thuc méritent une mention spéciale, car elles sont entièrement d'inspiration annamite.

« Comme en Annam, la forme de l'écu est ovale et non triangulaire, et les motifs qui le décorent sont tirés de l'art indigène. Deux parties dans ce blason : la partie inférieure porte trois dragons dansants sur un champ d'or, la partie supérieure un disque rayonnant orné du monogramme du Christ, sur un champ d'azur. Le disque (symbole du roi) portant le monogramme du Christ, c'est le Christ-Roi rayonnant du haut du ciel sur la terre d'Annam, dont le dragon est le symbole. Trois dragons pour symboliser les trois régions du pays d'Annam. Les trois dragons dansants signifient donc l'Annam tout entier qui loue le Christ-Roi, comme l'indiquent d'ailleurs expressément ces paroles du psaume mises en exergue : *Laudate dracones Dominum.* »

Paul Catrice.

Le mariage est une vocation : Notes d'un jociste [1]

Le mariage est une vocation. Cela se conçoit lorsqu'on parle du mariage chrétien, celui-ci étant l'union de deux êtres ayant pour but de transmettre la vie humaine que Dieu complète en donnant à chacun des petits êtres une âme spirituelle et immortelle.

Je ne veux parler ici que du mariage d'amour, à condition que cet amour soit complet, ce qui suppose une étude approfondie de l'état que l'on désire embrasser.

Voici d'ailleurs — bien humblement — comment, depuis plusieurs années, je songe au mariage.

Du jour où s'est éveillé en moi l'appel des sens, j'ai d'abord recherché auprès du prêtre les moyens de vaincre cet appel en le surmontant par une vie plus chrétienne, une vie plus belle, plus intime avec le Maître. — Puis j'ai confié à mon directeur mon idée de me marier. A ce moment déjà était en moi le désir d'un foyer, d'une famille. Aussi, depuis ce jour, ai-je étudié le mariage, tant sous

1. Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs ces notes d'un militant jociste : elles ont, dans leur simplicité directe, un accent de sincérité qui fait plaisir à entendre. Il y a beaucoup plus dans ces notes : elles nous feront saisir combien la *vérité délivre*, et comment nous pouvons refaire la famille chrétienne, la France chrétienne, le monde chrétien, en communiquant aux âmes les « paroles » du Maître, qui sont « esprit et vie ». Il est *nécessaire* que nos jeunes gens connaissent, aiment et vivent la *vérité chrétienne* sur le mariage. N'avons-nous pas à nous reprocher envers cette vérité de redoutables péchés d'omission ? (N.D.L.R.)

son aspect physique que religieux, et en moi est né, au cours de cette étude, un respect profond à l'égard de la jeune fille, de la future épouse, de la future maman.

C'est dans cette étude — que j'ai poursuivie durant mon service militaire — que j'ai découvert toute la grandeur, toute la beauté de la chasteté des jeunes gens, bien que celle-ci soit bafouée par nos adversaires et aussi, il faut bien le dire, très difficile à défendre en raison du travail mixte et de la fausse conception qu'ont également de leur union certains catholiques.

Mais arrivons au temps où, jeune homme, ayant décidé de ma voie, en accord avec mon directeur, j'entrevoyais celle à qui Dieu daignerait m'unir dans un avenir prochain.

Voici, dans l'ordre, les qualités que j'ai recherchées dans ma fiancée :

Tout d'abord, communauté de sentiments religieux : non seulement fréquentation de l'église, mais jeune fille militante; militante aujourd'hui, mais aussi militante demain, en tenant compte, bien entendu, des devoirs qu'impose la vie à deux.

Ensuite, jeune fille sachant tenir son intérieur, simple dans sa mise et dans ses goûts, possédant une bonne santé, de situation égale ou sensiblement égale à la mienne. J'entends par là non seulement situation matérielle, mais aussi culture, car j'estime que ce point peut, dans certains cas, jouer son rôle. Si le jeune homme est supérieur ou inférieur, j'estime que la différence ne doit pas être trop grande, autrement l'un ou l'autre peut en être gêné, non seulement dans la vie intime, mais surtout dans la vie extérieure, dans la société.

Maintenant, abordons le temps des fiançailles.

Je pense, et je viens de l'expérimenter, que le jeune homme et la jeune fille doivent causer loyalement *avant* les fiançailles et non *après*. Certes, si on ne peut songer vraiment à se connaître totalement avant le mariage, du moins peut-on s'étudier et déjà bien se connaître, si la franchise existe entre les deux. Seul le mariage « d'amour » apporte, si j'ose dire, cette garantie, parce qu'on se connaît sur bien des points à l'avance avec sincérité.

J'estime qu'au bout de très peu de temps les jeunes gens doivent savoir l'un de l'autre comment ils envisagent le mariage : *jouissance égoïste* de leur amour, donc peu ou pas d'enfants, ou bien *mariage chrétien avec enfants* — si Dieu le veut. Pas de décision possible sans cela.

Mais, là encore, la question des rapports conjugaux doit être vue, afin que ni l'un ni l'autre ne soit surpris ou, plus exactement, désillusionné : d'où nécessité de l'étude du mariage, si ce n'est déjà fait, pendant ce temps précédant les fiançailles, afin qu'elles ne soient pas sujettes à ruptures pour désaccord.

Certes, il y a aussi la question des caractères, mais le mariage n'étant fait que de perpétuelles concessions mutuelles, du reste inspirées par le véritable amour chrétien, j'estime que, si l'un et l'autre sont de véritables croyants, cela s'arrangera dans l'affection que se portent les époux, et par la grâce du sacrement.

Lorsque, d'ailleurs, l'on envisage le mariage sincèrement, chrétiennement, n'est-ce pas avec le désir d'être uni à la personne aimée, celui d'être aussi « maman » et « papa » qui nous rapproche le plus? C'est pourquoi, personnellement, je n'ai jamais songé à fonder un foyer dans un autre but.

C'est aussi pourquoi, dès le début de mes fréquentations, j'ai, en toute franchise, dit à celle que je fréquentais comment j'envisageais le mariage, c'est-à-dire : *sans abandonner la moindre parcelle de ma foi*; d'où mise en commun de nos idées immédiatement sur la question religieuse, celle des enfants ou de la vie à deux de notre futur foyer, que nous envisageons rayonnant par notre exemple, autour de nous, et, plus tard, lorsque Dieu aura daigné rendre notre union féconde, par notre joie commune, si la Divine Bonté daignait choisir, parmi nos enfants, des serviteurs.

A mon avis les fiançailles doivent être courtes, si le temps qui les précède est utilisé comme je viens de l'indiquer. J'ajouterai qu'un militant d'Action catholique ne devrait fréquenter qu'une fois son service militaire accompli, sa situation matérielle assise, et, en un mot, quand il est prêt à assumer les charges qu'apporte avec lui le mariage.

Je vois, avec plaisir, redonner depuis quelque temps le vrai sens aux fiançailles par notre chère J.O.C., car, vraiment, les fiançailles officielles et surtout chrétiennes doivent montrer au monde, aux personnes qui nous connaissent, la valeur de notre christianisme.

Je pense que des mariages qui auront comme point de départ une telle franchise, un tel désir de considérer avec sérieux et non pas sensuellement le mariage, ne peuvent qu'élever des époux dans un respect mutuel, dans une affection vraiment significative et durable, parce que le premier pas sera chrétien.

Ces réflexions me font vouloir que les cérémonies des fiançailles et du mariage soient faites avec la plus grande piété possible. Dieu aura la première place dans nos cœurs et, de ce fait, dans nos vies. Je suis heureux chaque fois qu'un mariage comporte et la messe et la communion. D'où obligation de se marier assez tôt le matin, et non pas à 11 heures ou midi, pour faire simplement comme tout le monde : chrétiens on est début de la nouvelle vie, et chrétiens on entend vivre par la suite.

Dans tout ce que je viens d'écrire, j'estime de premier ordre le rôle des parents et surtout du prêtre. Dans certains cas — et, hélas ! ils sont trop nombreux — les parents n'envisagent que le côté matériel du mariage, et très rarement la question religieuse. J'irai même plus loin en disant que certains parents font jouer de nos jours la question d'opinions politiques, sans toujours se préoccuper de la question religieuse.

Le rôle du prêtre est grand dans tout cela, mais très peu de jeunes gens y songent, et je dirai peu le savent. Combien le prêtre peut aider dans la préparation aux fiançailles, surtout s'il est en même temps le directeur de l'une des âmes ! Il y a aussi cette préparation commune au mariage que le prêtre peut donner, non pas, comme trop souvent, hélas ! quelques jours avant la réception du grand sacrement, mais bien avant, suivant que le temps des fiançailles est court ou prolongé.

UN MILITANT JOCISTE.

LECTURES

● **La vie chrétienne,** par Louis Sullerot. II : *Jésus-Christ.* III : *La vie de Jésus dans les âmes.* IV : *L'imitateur du Christ.* Marseille, Éd. Publiroc, 1937; 608 pages.

M. l'abbé Sullerot a jadis communiqué lui-même aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* son plan d'un « exposé organique de la doctrine catholique [1] ». Il rêvait d'une synthèse complète, groupant autour d'un thème central — la vie de la grâce, qui est la vie de Dieu dans l'homme en la personne du Christ — aussi bien l'apologétique que le dogme ou la morale, le catholicisme étant « un tout d'une admirable unité ». Entreprise bien séduisante en effet, que plus d'un prédicateur ou catéchiste a tentée pour son compte, mais qu'il était malaisé de réussir en librairie, puisqu'elle expose à des rapprochements trop extérieurs si l'on n'a pas bien repensé sa matière, et qu'on risque aussi, si l'on veut éviter la sécheresse d'un schéma, de s'entourer de développements infinis. Vers le même temps *La Vie Spirituelle* rendait compte de la première partie de l'exposé : *la Religion, lien de vie entre l'homme et Dieu* [2], dont l'article précédent formait la préface.

Aujourd'hui voici réunies en un fort volume les deuxième, troisième et quatrième parties. C'est un bel ensemble et qui tient ses promesses. L'auteur a renoncé à toute érudition et même à toute indication bibliographique. Il a renoncé aussi à développer largement. Il laisse toute cette besogne à ceux qui guideront l'utilisation de l'ouvrage. Quant à lui, il se charge du cadre. C'est l'organisation qui compte, et elle est originale non seulement dans ses lignes maîtresses, mais souvent jusque dans les divisions de détail ou en certains rapprochements. Les idées s'appellent et

1. *La Vie Spirituelle*, t. XXVII (mai 1931), pp. 211-222.
2. *Ibid.*, t. XXIX (déc. 1931, suppl.), pp. [179]-[180].

s'enchaînent, formulées souvent avec une heureuse concision et toujours en langage clair, et les chapitres se construisent, dessinant peu à peu le silhouette générale de l'édifice. A ce titre, c'est une belle réussite, et l'enseignement de notre christianisme catholique ne peut que gagner à s'engager de plus en plus dans cette voie « organique ».

Quelques petites observations seulement. Dans les chapitres sur le « drame du Paradis terrestre » et le « drame de la Rédemption », on s'attendait à trouver une esquisse de l'histoire du peuple d'Israël et de la vie de Jésus. Il est vrai que l'étude de leurs traits généraux, qui est assez poussée, rend faciles les explications et allusions qui en tiendraient lieu. L'ordre des chapitres qui, au troisième livre, groupent l'étude de l'eucharistie et de l'Église, ne paraît pas rigoureux et nécessaire; et, un peu plus loin, le rejet des sacrements d'Ordre et de mariage dans la question des « vocations », c'est-à-dire dans le cinquième livre à paraître, risque de fausser la perspective de l'ordre sacramentel. — Le choix des caractères n'est pas toujours parfait, surtout pour les titres de subdivisions qui sont plus apparents que ceux des divisions. Souhaitons enfin qu'un bon index analytique vienne, lorsque tout l'ouvrage sera publié, compléter ce que la table actuelle a de sommaire.

Mais ces regrets ne pèsent guère. Ils ne doivent pas faire sous-estimer l'ouvrage. Celui-ci laisse deviner un lent travail de préparation et une grande expérience de l'enseignement religieux. Il rassemble et organise en une construction très personnelle des éléments trop souvent dispersés et apparemment disparates. Son auteur le destine sans doute d'abord aux grands élèves de nos collèges; comme guide de réflexions ou d'études, donnant une base à un enseignement oral complémentaire, il pourra rendre aussi de vrais services aux cercles d'études, aux laïcs qui veulent approfondir leur religion, peut-être même aux prêtres qui éprouvent de la difficulté à présenter aux âmes le fruit de leurs études théologiques sous une forme accessible à tous.

L.-M. Dewailly, O. P.

• **Spiritualité,** par le P. A.-D. Sertillanges. Montaigne, 1938, 18 fr.

Voici un beau livre. Autour de quelques grandes idées, le

P. Sertillanges a ramassé des réflexions détachées qui nous retiennent : *Lui — Nous. — Nos sentiments. — Nos épreuves. — Notre vie morale. — Nos chutes et nos redressements. — Autrui. — L'accès au Père. — Prière privée et prière publique. — L'au-delà.* — Réflexions détachées, disions-nous, mais leur suite est parfaitement organisée. Elles vous forcent à la méditation. Ce sont des pages qui doivent être lues lentement, en priant. Livre bienfaisant, qu'on recommande avec joie.

• **La doctrine spirituelle des hommes d'action,** par le R. P. Charmot, S. J. Spes, 20 fr.

Le Souverain Pontife pousse les laïcs à l'Action catholique : le livre du P. Charmot voudrait les aider à sanctifier leur activité. Car il n'y a pas d'opposition entre sainteté et vie active, comme on serait parfois tenté de le penser. S'il paraît si difficile de servir Dieu dans les affaires, dans le travail professionnel, et dans l'accomplissement des œuvres d'apostolat, c'est souvent parce que les chrétiens manquent de vie intérieure et que, s'ils prient avant l'action, beaucoup ne savent pas prier dans l'action. Il est possible, et en somme facile, à la mère de famille, au paysan, à l'ouvrier de sanctifier le travail quotidien. Que les directeurs de conscience enseignent pratiquement la sanctification de ces besognes quotidiennes et inévitables, et nous verront surgir des saints dans le laïcat.

• **Notre lumineuse souffrance,** par le P. J.-M. Desprat.

L'auteur de cet opuscule est un religieux de la Congrégation du Très Saint-Sacrement. Le P. Desprat se préparait au sacerdoce quand la cécité vint arrêter ses études et interrompre, par le fait, son accès à l'autel. Dieu voulait lui confier une autre mission, celle de devenir le guide de ses frères aveugles. Il a déjà publié un volume : *Les aveugles dans l'Évangile;* voici un autre opuscule consacré à la souffrance. C'est un livre vécu. Un aveugle s'adresse de préférence à ses frères en cécité et leur enseigne à trouver la paix et la joie dans leur infirmité. Ce sont des pages plei-

nes d'amour et de lumière. En les lisant, on comprend le bienfait de la souffrance quand elle est acceptée en union avec le Christ. La souffrance a donné au R. P. Desprat, selon l'expression de Mgr Chaptal, « une finesse de pensée et un bonheur d'expression vraiment émouvants ». (S'adresser au R. P. Desprat, 2, rue des Greniers-Saint-Jean, à Angers. Prix du volume : 4 fr. 50.)

• **Les devoirs d'état, leur valeur spirituelle,** par l'abbé J. Viollet. Coll. « Spiritualité familiale »; Paris, Éditions Familiales de France, 1938; 96 pp.

On ne redira jamais assez aux chrétiens qu'ils doivent (même « hors du cloître ») se sanctifier, et qu'ils ne peuvent le faire qu'en accomplissant vertueusement leurs devoirs d'état, expression incessante et infaillible de ce que la Providence attend d'eux. M. l'abbé Viollet résume ici ce code universel de sanctification et en décrit les effets dans la vie personnelle, familiale, professionnelle. Doctrine très réaliste et très spirituelle, descendant aux infiniment petits sans une ombre de banalité ou de mesquinerie. Ce petit livre substantiel, d'un prix modeste, est une bonne action : nous souhaitons qu'il se répande, il fera beaucoup de bien dans nos foyers chrétiens.

• **La maison bâtie sur le roc,** par Jean de Courberive. Paris, Éditions Familiales de France, 1938; 112 pp.

Dix conférences sur la famille, sur la vie humaine et chrétienne des époux et des parents, avec ses responsabilités, ses devoirs, sa grandeur. Elles sont bien documentées et bien charpentées, de forme nerveuse et directe, conduites avec beaucoup de clairvoyance et de fermeté.

• **Paul Gignoux.** Préface de Mgr Lavallée. Apostolat de la Prière, Toulouse.

Tout le monde se souvient de la stupeur qui nous saisit tous, le 25 avril 1937, quand les journaux nous annoncèrent qu'un petit garçon de huit ans avait été lapidé, à Lyon, par ses camarades. « Cet incident a quelque chose d'atroce », dit le maire de Lyon. Ce petit garçon était Paul

Gignoux. On vient d'écrire sa vie. C'était un enfant droit, limpide, plein de tendresse pour ses parents et ses frères et sœurs. Il était généreux et dévoué; il est mort en distribuant des billets de tombola pour l'école chrétienne. La lecture de sa courte vie ne peut qu'être profitable aux enfants. Elle le sera aussi aux parents, parce qu'il a été impossible de raconter la courte histoire de ce petit garçon de huit ans sans tracer le cadre où elle s'est écoulée : l'intérieur d'une famille française. Que Dieu multiplie dans notre patrie de pareilles familles ! Paul avait un culte pour son père, homme courageux qui gagnait par un travail acharné le pain de ses huit enfants, et pour sa mère qui leur inspirait le désir d'une continuelle ascension morale, le besoin de dévouement. C'était une famille chrétienne où l'amour de Dieu inspirait tout. « Ce petit ne sera pas mort inutilement », dit quelqu'un qui suivait les funérailles de Paul. C'est vrai. La haine, une haine stupide, fit du petit Paul un martyr. Mais les enfants de France ont un modèle de plus. Sa courte vie sera féconde.

Musique sacrée

L'Exposition de 1937 a réuni à Paris des assemblées de toute nature, qui certes n'intéressaient pas tous les lecteurs de *La Vie Spirituelle*. Il fallait cependant que Dieu y eût sa part, et l'Union des maîtres de chapelle et Organistes a eu l'excellente pensée d'organiser son Congrès à ce moment. Le volume que nous laisse ce Congrès [1] fait regretter un si large ensemble d'auditions remarquables dont il ne nous offre plus que les programmes, mais il nous livre aussi le texte intégral des communications présentées aux séances d'études, soit vingt-trois conférences de nos maîtres les plus estimés. Il faudrait les nommer tous. Aucun d'eux ne nous dit à loisir ce qu'est la musique sacrée, en quoi la musique peut remplir une fonction sacrée et, sous des styles très divers, constituer une forme originale de

1. *Congrès international de musique sacrée* [Paris, 1937]; Paris, Desclée De Brouwer, 1938; 238 pages.

louange, qui incline l'âme à l'adoration. Mais chacun a, sur le point qu'il étudie, de quoi nous instruire. L'ensemble est varié, et il est riche. Qu'il s'agisse de chant grégorien ou de polyphonie, de cantiques ou d'orgue, et, en ces différents domaines, d'histoire, d'exécution, d'enseignement, tous ceux qui s'intéressent à quelque titre à la splendeur du culte chrétien trouveront ici à rafraîchir ou à enrichir leurs connaissances, à raviver leur goût de la prière « sur de la beauté ».

Une collection de biographies dominicaines

Pour nous aider à bien mener notre vie intérieure, les ouvrages de spiritualité sont d'un puissant secours, mais ils ne suffisent pas. Nous avons besoin aussi de trouver courage dans cette certitude que d'autres, avant nous, n'ont pas laissé la grâce être vaine en eux, selon l'expression de saint Paul.

Fixer notre regard sur ceux qui nous précèdent dans la voie où nous sommes appelés à marcher, c'est un moyen excellent pour reprendre élan quand la marche devient pénible.

L'Ordre de Saint-Dominique a pensé qu'il convenait de mettre à la portée du grand public la bibliographie de ceux qui font sa gloire. Beaucoup de lecteurs de cette revue, qui aiment l'esprit dominicain, seront heureux d'apprendre qu'une collection de petits ouvrages leur permet désormais d'aller puiser cet esprit dans de vivants récits.

La collection « Grandes âmes dominicaines », qui comportera autant de volumes qu'il y a de saints et de saintes dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, et s'enrichira ensuite de biographies diverses, est déjà riche de neuf ouvrages, que voici :

Sainte Catherine de Sienne, par Mme Y. Pirat.
Saint Thomas d'Aquin, par le P. Serrand, O. P.
Saint Vincent Ferrier, par Mme Le Moign-Klipffel.
Sainte Catherine de Ricci, par le P. Corvez, O. P.
Saint Pierre de Vérone, par le P. Catherine, O. P.

Sainte Agnès de Montepulciano, par J. Chataignier.
Sainte Rose de Lima, par Mme Y. Pirat.
Saint Louis Bertrand, par le P. Moreau, O. P.
Lacordaire, par Paula Hoese.

Sont en préparation pour sortir prochainement : un *Saint Dominique*, un *Saint Hyacinthe*, un *Saint Raymond de Pennafort*, un *Saint Antonin*, un *Saint Pie V*, un *Saint Albert le Grand*.

Chaque volume, d'une cinquantaine de pages, élégamment présenté, est en vente au prix de 3 fr. 50 (franco 4 fr. 25).

Les neuf brochures parues : 29 fr. (franco 33 fr. 50).

On peut souscrire dès maintenant à la collection complète annoncée plus haut pour 45 francs (franco 53 francs).

En vente au *Courrier Dominicain*, 104, rue Bugeaud, Lyon, VI^e^. (Chèque postal : Lyon 658-77).

Annuaire général catholique

La maison Lethielleux a publié une nouvelle édition de l'*Annuaire Catholique* (2050 pages, 150 francs). On y trouve une liste d'adresses qu'on chercherait vainement ailleurs : l'état des diocèses de France et des colonies; liste des membres du clergé; l'enseignement primaire, secondaire, supérieur et technique; les œuvres de tous les diocèses; les communautés d'hommes et de femmes, etc. Tout cela est accompagné des renseignements précis. Nous félicitons les éditeurs de cet annuaire dont l'établissement suppose un effort considérable. Ajoutons que cet annuaire est tenu rigoureusement à jour.

A TRAVERS LES REVUES

Tendances quiétistes en France au XVII[e] siècle

A propos de la thèse récente de G. Joppin, *Fénelon et la mystique du pur amour* (Beauchesne, 1938), signalons un intéressant article de O. Habert dans *La Croix* du 18 janvier dernier. Les tendances quiétistes du XVII[e] siècle éclairent tout le fond du débat :

Le jansénisme inclina beaucoup d'auteurs d'ouvrages de piété vers une grande défiance à l'égard de l'humaine nature, radicalement viciée par le péché originel; ceux-ci insistaient sur le rôle de la grâce jusqu'à sembler parfois faire fi de l'effort humain et suggérer des conseils d'excessive passivité. Fallait-il donc attendre avec mollesse que la grâce tirât de l'inertie ? L'abbé d'Étival faisait sienne cette parole : « Je ne veux pas même désirer de ne rien désirer, parce qu'il m'est avis que ce serait encore un désir. » Réciter le *Pater* sans une impulsion spéciale serait une chose à ne pas faire. Malaval, le prêtre aveugle de Marseille, demandait à l'âme de s'obstiner « à ne produire aucun acte et à demeurer abandonnée, inagissante et morte dans la simple contemplation ». Rien n'est plus traditionnel que la recommandation de mourir à soi-même, de se renoncer, de s'anéantir pour faire à Dieu toute la place. Mais on pouvait comprendre ces formules dans un sens très exagéré de passivité. M. de Bernière, par exemple, — qui fut condamné par le Saint-Office — entend bien que la volonté de Dieu soit substituée à la nôtre, ce qui est juste; cependant « ses descriptions enthousiastes sur le « tout » et le « rien » donnent une impression de malaise. C'est lui qui ne pouvait pas prier sans une motion spéciale » (*Op. laud.*, p. 26). Ce qui prouve bien à quel degré ces doctrines se répandaient, c'est une lettre de Bossuet à M[me] d'Albert (1[er] juillet 1695) : « Un rien ne réfléchit pas, ne résiste pas... un rien ne prie pas, ne s'unit pas, n'aime pas... et voilà toute la piété réduite à rien, ou à des allégories sur le néant : cela peut conduire à de très grands maux. »

On remarquera, en présence de ces déviations, l'équilibre de la doctrine thomiste, telle que le P. Lemonnyer la fixait dans les pages qu'on vient de lire plus haut.

Les diverses écoles de spiritualité

En quoi diffèrent-elles, puisque les causes et les conditions du salut sont essentiellement les mêmes pour tous les chrétiens ?

Le R. P. de Guibert aborde ce problème dans *Gregorianum* (fasc. II, 1938, pp. 263 sq.). Il remarque d'abord que ces conditions essentielles peuvent concrètement revêtir des modes divers.

Sans cesser d'être essentielles pour tous, elles peuvent chacune occuper une place différente dans la pensée des âmes, parmi les ressorts qui soutiennent leur vie intérieure; les éléments indispensables de cette vie intérieure peuvent être combinés entre eux suivant des proportions et des modes qui ne seront pas les mêmes pour tous, et c'est là que se distinguent réellement entre elles les écoles de spiritualité.

Le principe de différenciation de ces modes peut se chercher en deux sens :

Ces traits particuliers plus profonds pourront, me semble-t-il, se ramener à deux catégories principales : forme sous laquelle sont employés les moyens de perfection, proportion et hiérarchie suivant lesquelles ils sont unis en un tout organique, et d'un autre côté choix fait entre les grands ressorts intérieurs qui assureront l'emploi fidèle de ces moyens et la tendance effective à la perfection, synthèse harmonieuse de ceux qui auront été choisis.

Quelques exemples :

Pas de sainteté sans union à Dieu dans la prière : celle-ci toutefois pourra être non seulement vocale ou mentale, mais encore oraison mentale faite à heures déterminées ou prolongement libre de la prière liturgique à travers les occupations quotidiennes, vives aspirations vers Dieu renouvelées au cours du jour, ou calme sentiment habituel de la présence de Dieu. Pas de sainteté sans participation à la croix du Christ : mais dans cette participation, où s'uniront nécessairement mortification intérieure et extérieure, l'une et l'autre pourront revêtir des formes diverses : la sévère désappropriation enseignée par saint François de Sales à ses Visitandines n'est pas identique à la totale obéissance où saint Ignace a mis la forme essentielle et première de l'abnégation demandée à ses fils. Pas de sainteté en dehors du Christ : mais la conformité franciscaine n'est pas l'adhérence bérullienne...

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).